

BRABANT

Revue bimestrielle de la Fédération Touristique

Direction : Maurice-Alfred Duwaerts

Rédaction : Yves Boyen

Présentation : Georges Van Assel

Administration : Rosa Spitaels

Imprimerie : Snoeck-Ducaju & Fils

Photogravure : Lemaire frères

Prix du numéro: 30 F. Cotisation: 100 F. Etranger: 120 F
Tél.: (02) 13.07.50. Bureaux ouverts de 8.30 h à 17.30 h
C.C.P. de la Fédération Touristique du Brabant: 3857.76
4, rue Saint-Jean, Bruxelles 1.

Les articles sont publiés sous la seule responsabilité de leurs auteurs. Ceux non insérés ne sont pas rendus.

Het september-nummer van de nederlandstalige editie van „Brabant” bevat bijdragen van Pieter De Prins, Lamont en Van Caeneghem, F.A. Lefever, Bernard Henry, G. Callebaut, Herman van Nuffel, Jacqueline Ebrant, Frans Weemaels en A. De Naeyer.

Pour obtenir un abonnement combiné (éditions française et néerlandaise) il suffit de verser la somme de 160 F. (pour l'étranger: 190 F) au C.C.P.: 3857.76.

SOMMAIRE

5 - 1966

ABEL BIBLIOTHEQUE PRINCIPALE
DU BRABANT WALLON
(Anc. de Nivelles)
Place Arden 1^{re} 1
1400 NIVELLE
Tel. 067/22 77 85 - 22 41 85
067/22 95 91 (B.L.)

Le Brabant et les jeunes	2
Le souhait de septembre, par Armand Colard	4 4
Le Château de Laeken pendant le Premier Empire, par Théo Fleischman	6 4
Gaasbeek où parle le passé, par Carlo Bronne	12 4
Le Mémorial National de Gentinnes, par P. Paul Mailleux	18 4
La restauration de la Chapelle de Pede-Sainte-Anne, par Jean Rombaix	26 4
Leefdaal, fidèle à son passé, par Joseph Delmelle	32 4
Le Musée communal de Bruxelles, par Gilberte Lauwens	38 4
Amédée Lynen, imagier brabançon, par Albert Guislain	48 4

ICONOGRAPHIE PHOTOGRAPHIQUE

Les photos illustrant l'article consacré au château de Laeken sont de la Bibliothèque Royale de Belgique et d'Albert Hanse; celles de Gaasbeek et de Pede-Sainte-Anne, d'Albert Hanse et de G. de Sutter; celles de Leefdaal, de Michel Delmelle, Georges de Sutter et Demeyer; celles relatives au Musée communal de Bruxelles, d'Albert Hanse, de Paul et Jean Pichonnier et du Musée communal de Bruxelles; celle, enfin, illustrant le Souhait de Septembre, a été réalisée par Philippe.

La reproduction des dessins d'Amédée Lynen, figurant dans le présent numéro, a été autorisée gracieusement par les propriétaires des œuvres.

Le Souhait de Septembre



*Dans le jardin mouillé qui déjà sent l'automne
Viens cueillir avec moi les fleurs de la saison :
Le dahlia rutilant, la rose vermillonne
Et les mauves astres répandus à foison.*

*Et puis, les bras chargés de l'ample floraison,
Par le sentier bourbeux dans le bois qui frissonne,
Nous irons à pas lents vers la vieille maison,
Notre chère maison où ne vient plus personne.*

*Là nous évoquerons l'autre jour de Septembre,
Ce jour faste, à la fois si proche et si lointain,
Où nous avons lié pour toujours nos destins.*

*Et la main dans la main, dans un tacite accord
Nous formerons le vœu d'être tous deux encor
Lorsque déferlera l'ouragan de Décembre.*

Armand Colard

Le château de

Laeken

pendant le 1^{er} Empire

par Théo FLEISCHMAN

Méditant le projet de descente en Angleterre, Bonaparte, Premier Consul, entreprend en 1803 une tournée en Belgique qui le mène à Bruxelles où il séjourne du 3 au 11 thermidor an XI, (22 au 30 juillet). Est-ce au cours de ce voyage que son attention est attirée par un domaine isolé dans la campagne voisine de la ville, le château de Laeken ? Il est permis de le supposer car, un an après, il en ordonne l'acquisition, le 13 floréal an XII, (3 mai 1804), pour la somme de 518.853 F. (1) Cet achat est commandé par son désir d'établir une résidence officielle et d'apparat dans les départements de la ci-devant Belgique. Il entrevoit le parti que l'on peut tirer de ce château bâti pour le duc de Saxe-Teschen (2), en 1782-1784, suivant les plans de l'architecte Montoyer, et qui, agréablement paré de style Louis XVI, est entouré d'un parc accueillant. Aussi, ordonne-t-il aussitôt d'importants travaux. Les ouvriers et les décorateurs s'affairent dans le bâtiment, les jardiniers aménagent des jardins dans la propriété qui est agrandie. Cette entreprise est menée rapidement, à telle enseigne que Napoléon, devenu Empereur, au cours d'un nouveau voyage, peut faire une brève halte, le 14 fructidor an XII, (1^{er} septembre 1804) dans ce nouveau palais impérial dont le général Suchet sera nommé gouverneur.

L'Empereur est satisfait d'avoir pu réaliser son projet, portant intérêt à ce pays sur lequel s'étend son pouvoir. « Bruxelles, Anvers et Gand étaient pour lui des villes de prédilection, il s'était arrangé une résidence impériale au château de Laeken ». (3) Néanmoins, son souci est de parfaire encore cet asile dont il apprécie la noble ordonnance architecturale et le charme champêtre. En 1805, il ordonne une dépense s'élevant à un million pour l'acquisition de meubles somptueux, de porcelaines et de livres. (4) La même année, envoyant son aide de camp, le général Savary, en inspection dans le nord, il lui écrit, le 24 ventôse an XIII, (15 mars), de la Malmaison : « Vous irez

aussi à mon château de Laeken, pour voir dans quelle situation sont les travaux ».

En 1807, Laeken est le théâtre d'une douloureuse rencontre. Hortense, reine de Hollande, vient de perdre son jeune fils, âgé de cinq ans, mort du croup à La Haye, le 5 mai. Elle en éprouve un immense chagrin. « Pour moi, isolée dans le monde, je semblais rester seule avec mon malheur... le corps privé de mouvements, l'œil toujours sec et toujours fixe, les traits sans altération visible, sans expression, je ne communiquai plus avec les autres ». (5)

Sa mère, l'Impératrice Joséphine, est, elle aussi, cruellement frappée. Son chagrin se double d'inquiétude : avec cet enfant disparaît un lien solide qui la rattachait à Napoléon. Celui-ci avait une très vive affection pour le petit prince qui pouvait assurer plus tard la continuation de la nouvelle dynastie. Désormais, Joséphine, convaincue de stérilité, devine la menace de divorce. Affolée, elle décide de rejoindre sa fille et s'arrête à Bruxelles, le 14 mai, d'où elle écrit aussitôt : « J'arrive à l'instant au château de Laeken, ma chère fille ; c'est de là que je t'écris, c'est là que je t'attends. Viens me rendre la vie ; ta présence m'est nécessaire, et tu dois avoir besoin aussi de me voir, et de pleurer avec ta mère. J'aurais bien voulu aller plus loin ; mais les forces me manquent, et d'ailleurs je n'ai pas eu le temps de prévenir l'Empereur. J'ai retrouvé du courage pour venir jusqu'ici ; j'espère que tu en trouveras aussi pour venir voir ta mère.

Adieu, ma chère fille ; je suis accablée de fatigue, mais surtout de douleur ».

Mis au courant, Napoléon approuve ce voyage. Il mande à son épouse, de Finkenstein : « Je vois que tu es à Laeken. Je pense que tu pourras rester là une quinzaine de jours ; cela ferait plaisir aux Belges, et te servirait de distraction. J'ai vu avec peine que tu n'es point sage. La douleur a des bornes qu'il ne faut pas passer. Conserve-toi pour ton ami et crois à tous mes sentiments ». (6)





La reine Hortense.

Venant de Hollande, accompagnée de Caroline Murat, grande-duchesse de Berg, et du roi Louis qui y partira cinq jours après, Hortense est à Laeken le 15 mai. Elle est de la suite de l'Impératrice, décrit ainsi la douleur de la mère inconsolable : « Elle n'a qu'une idée, celle de la perte qu'elle a faite ; elle ne parle que d'une chose, c'est de lui. Pas une larme, mais un calme froid, des yeux presque fixes, un silence presque absolu surtout, et ne parlant que pour déchirer ceux qui l'entendent... ». (7) Napoléon écrit à Joséphine le 26 mai : « J'ai vu avec plaisir qu'Hortense est arrivée à Laeken. Je suis fâché de ce que tu me mandes, de l'espèce de stupeur où elle est encore. Il faut qu'elle ait plus de courage, et qu'elle prenne sur elle... ».

Adieu, mon amie ; je souffre bien de toutes tes peines... ». (8) Pendant ce séjour, Hortense reste dans le même état de prostration. « Ma mère me menait tous les jours promener dans les campagnes des environs. Je n'avais aucune volonté, aucune préférence ; mon indifférence était en-



PALAIS ROYAL DE LAEKEN PRÈS DE BRUXELLES.

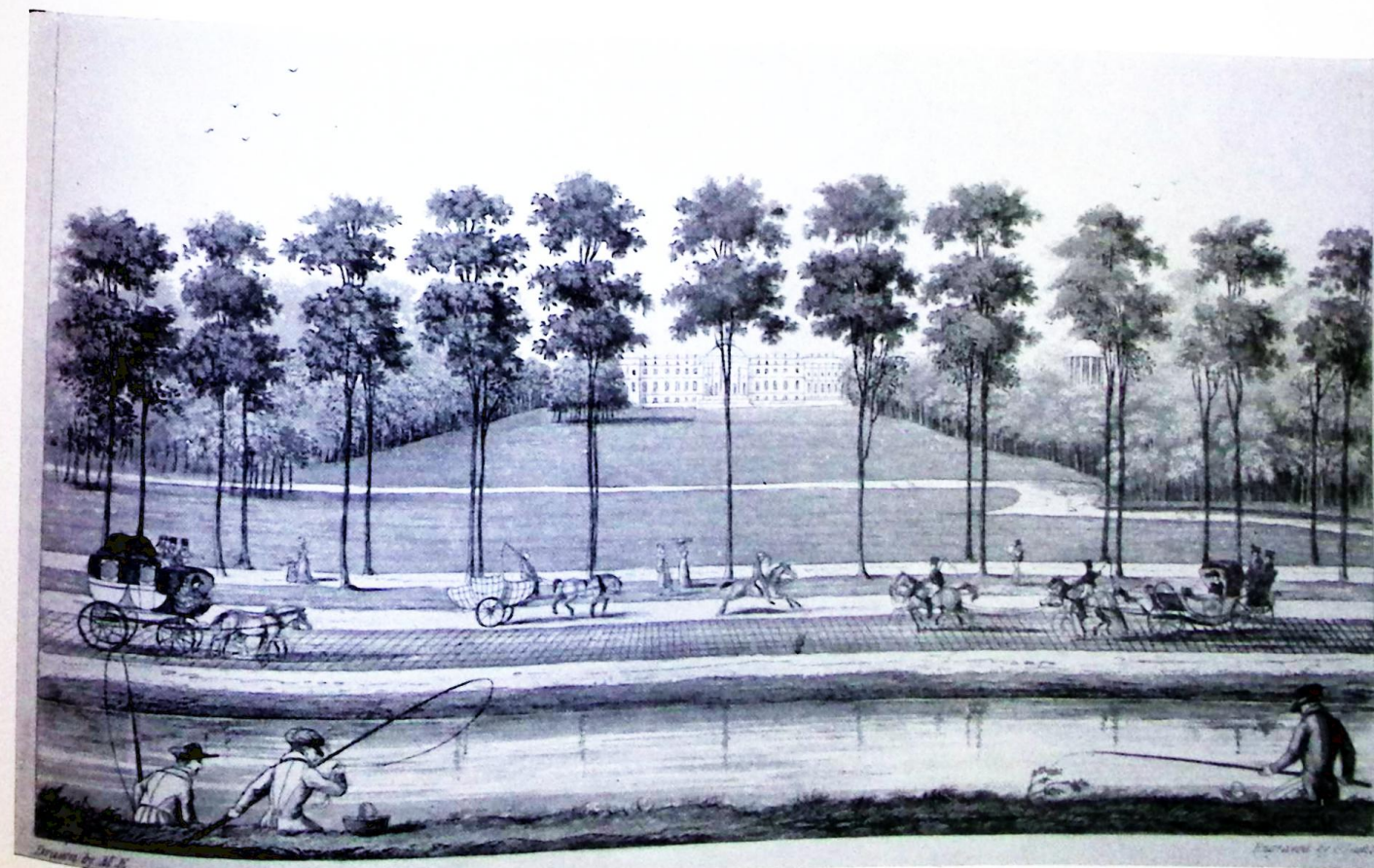
tière... Ma tête était parfaitement saine ; rien de ce que je venais d'éprouver n'était oublié, aucun détail ne m'échappait ; je voyais bien le chagrin de ma mère ; je concevais son inquiétude ; je souffrais de ne pouvoir lui faire du bien, mais je n'avais pas la force de sortir de cette apathie ». C'est enfin le départ pour Malmaison. En quittant le château, l'Impératrice Joséphine se doutait-elle que, pour la dernière fois, elle contemplait le beau paysage de Laeken, ses larges pelouses, ses arbres majestueux et ses généreuses floraisons ? Elle avait versé là bien des larmes, mais dans un proche avenir le drame du divorce allait lui coûter d'autres pleurs...

Ce n'est qu'en 1810 que Napoléon allait revoir Laeken. Cette année-là — celle du mariage avec Marie-Louise — il y fait deux séjours. Le premier est fort bref : avec sa nouvelle épouse il arrive le 29 avril, peu après 7 heures du soir, pour repartir le lendemain vers Anvers. En dépit d'un temps si mesuré, il décide de recevoir les autorités et, notamment, les membres de l'Université de Bruxelles qui, le 30, à 6 heures du matin, sont convoqués à l'improviste. Le valet



Le général Suchet.

Le Château de Laeken. A l'avant-plan, le Canal de Willebroek.



de chambre Constant se réjouit de revoir la belle résidence, mais en exprimant un regret : « Seulement, l'Impératrice n'était plus la bonne et gracieuse Joséphine ».

Le second séjour du couple impérial se situe entre le 14 et le 17 mai. Le 15, l'Empereur reçoit la Garde d'honneur au brillant uniforme, habit vert, pantalon amaranthe, commandée par le marquis de Trazegnies; puis c'est le tour de toutes les administrations et de la municipalité présentée par le maire, le duc d'Ursel. Le soir, la femme du Préfet, la marquise de La Tour du Pin, introduit les dames de la haute société bruxelloise. « Marie-Louise n'adressa à aucune d'elles un mot personnel ». Soirée assez morne. « Je fus charmée de retourner chez moi ». (9)

Le lendemain, la marquise est invitée au dîner auquel assistent le roi Jérôme et la reine de Westphalie, le maréchal Berthier, le duc d'Ursel et Mme de Bouillé. Elle est placée près de l'Empereur. « Il me parla presque tout le temps sur les fabriques, les dentelles, la vie des dentellières, puis des monuments, des antiquités, des moeurs du peuple. Par bonheur, j'étais au courant de tout cela ».

Le 17, à 8 heures du matin, les Souverains quittent Laeken pour Gand, Bruges, Ostende et le nord de la France.

Nouveau séjour en 1811. Napoléon entreprenant le 23 septembre une inspection sur les côtes de Hollande. Marie-Louise, en attendant son retour en Belgique, s'installe à Laeken. Est-elle sensible au charme de cette retraite? Apprécie-t-elle l'harmonieux horizon du parc qui s'encadre dans les fenêtres de sa chambre tendue de satin rose pâle, les rideaux des croisées et du lit étant de satin blanc, la garniture de cheminée d'argent ciselé? (10) C'est que, au cours des années, ce parc s'est étendu et a été agréablement orné de grottes, de kiosques, et, à la verte étendue des pelouses se juxtaposent les mille colorations des parterres de fleurs. On peut douter de son enthousiasme car l'entourage ne manque pas de déplorer son indifférence et sa maladresse. Au maire de Bruxelles qui lui propose un portrait de sa grand-mère, Marie-Thérèse, elle oppose un refus car, dit-elle, « le cadre est trop vieux ». Ce n'est pas sans raison que Mme de La Tour du Pin confesse : « Ce fut très ennuyeux. L'Impératrice se montra d'une insipidité dont elle ne se départit pas... En somme, cette femme insignifiante, si indigne du grand homme dont elle par-

tageait la destinée, semblait prendre à tâche de désobliger, autant qu'il était en son pouvoir, ces Belges dont les cœurs étaient si disposés à l'aimer ». Aussi, est-ce bien pour obéir à l'Empereur qui désire marquer sa sympathie à la population et ranimer l'activité des manufactures, qu'elle achète pour 144.035 F de dentelles, distribuées en partie aux dames de sa suite, qui, elles, sont enchantées du souvenir qu'elles emportent de leur séjour en Brabant. Le 30 septembre, Marie-Louise rejoint Napoléon à Anvers d'où leur voyage se poursuit en Hollande.

En 1812, par un décret signé le 10 février, l'Empereur fait don à Joséphine du château de Laeken, en échange du palais de l'Elysée qu'il lui avait offert lors du divorce et dont il désirait disposer de nouveau. L'Impératrice déchue, encore blessée par les tristes souvenirs de 1807, ne retournera pas vers cette demeure.

Le silence et la solitude règnent désormais à Laeken qui ne connaîtra plus de visites impériales. Les heures tragiques de l'Empire vont se dérouler de 1812 à 1815. En quittant Paris le 12 juin 1815 pour entrer en campagne en Belgique, Napoléon a la ferme conviction de défaire les Anglais et les Prussiens et de gagner Bruxelles. A Waterloo, il perdra tout espoir de saisir la victoire et de revoir le château de Laeken, la splendeur de ses richesses et de son agreste décor.

(1) Jean Bourguignon. Notes in *Mémoires de Marchand, premier valet de chambre et exécuteur testamentaire de l'Empereur*. Paris 1952.

(2) Albert de Saxe-Teschen, (1738-1822), fils de Frédéric-Auguste II de Saxe et de Marie-Josèphe, fille de l'Empereur Joseph I, époux de Marie-Christine, fille favorite de Marie-Thérèse, gouverna les Pays-Bas de 1780 à 1792.

(3) *Mémoires du baron Fain, premier secrétaire du Cabinet de l'Empereur*. Paris 1909.

(4) Ces acquisitions, surtout la bibliothèque, furent ravagées par un incendie en 1890. Le château fut restauré par Balat et agrandi par Girault au début du XX^e siècle. Depuis 1831 il était devenu résidence des Souverains belges (Yves Boyen. *Aux Portes de Bruxelles*. Brabant. Bruxelles n° 2 1966).

(5) *Mémoires de la Reine Hortense*. Paris 1927.

(6) Léon Cerf. *Lettres de Napoléon à Joséphine*. Paris 1928.

(7) *Mémoires de M^{me} de Rémusat*. Paris 1885.

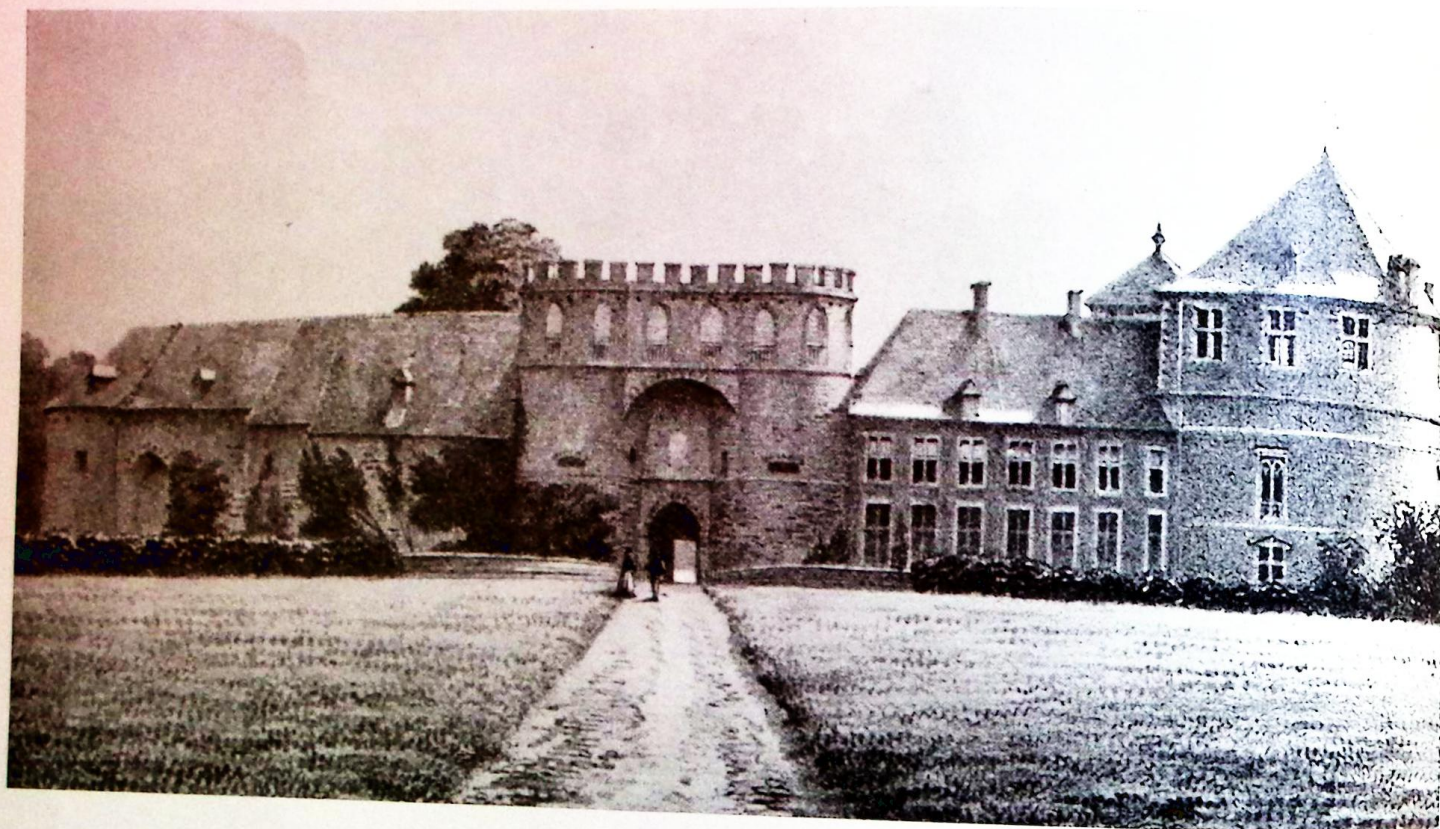
(8) Napoléon lui-même fort touché par ce deuil institua le 4 juin un concours doté d'un prix de 10.000 Fr pour rechercher le meilleur traitement du croup.

(9) Marquise de La Tour du Pin. *Journal d'une femme de cinquante ans*. Paris 1954.

(10) Charlotte de Sor. *Napoléon en Belgique et en Hollande en 1811*. Paris 1839.

Autre aspect du Canal de Willebroek, à l'époque où il était encore permis de rêver.





Château de Gaasbeek - Gravure ancienne. (Cabinet des Estampes)

Gaasbeek

où parle le passé

par Carlo Bronne
de l'Académie

Parmi les châteaux du Brabant, celui de Gaasbeek, s'il n'est pas le plus beau, est l'un des mieux pourvus de souvenirs du passé.

A cet endroit s'élevait au XIII^e siècle un château fort en grès dont ne subsistent que peu de vestiges. Passé de la Maison de Louvain dans celle des Sweder d'Abcoude, il fut partiellement démoli en 1388 par les milices bruxelloises après que le châtelain de Gaasbeek eût fait périr dans un odieux guet-apens l'échevin Everard t'Serclaes dont le cénotaphe, au coin de la Grand-Place et de la rue Charles Buls, reçoit l'hommage de milliers de touristes sans que,

pour la plupart, ils sachent l'origine de cette vénération populaire.

Au XV^e siècle, la brique dite espagnole, cuite au bois, remplaça la pierre dans l'édification d'un nouveau manoir par Martin de Hornes. Les alliances entre les Hornes et les Egmont maintinrent la seigneurie dans leurs familles jusqu'en 1615, date à laquelle René de Renesse de Warfusée, qui l'avait achetée, entreprit, selon le goût de l'époque, de coûteux embellissements. Si coûteux, que ses biens furent vendus par décision de la Cour féodale du Brabant pour désintéresser ses créanciers. La liquidation

dura un demi-siècle. La chapelle Sainte-Gertrude, dans le parc, est un reste de la ruineuse munificence du bâtisseur. Quatre tours furent incendiées par les troupes de Louis XIV en 1691 ; Gaasbeek, une fois de plus, renaquit de ses cendres grâce à la fortune de Messire Scockaert, comte de Tirimont, qui possédait également un hôtel à Bruxelles, à l'angle de la place Royale et de la rue de la Régence, là où se trouve actuellement la Banque de Bruxelles.

La dernière titulaire de la seigneurie fut Brigitte Scockaert, décédée sans postérité en 1796. Sa sœur avait épousé un Italien ; leur fils, Paul Arconati Visconti hérita de sa tante. C'était un original ; il faisait la sieste dans un cercueil drapé de velours rouge, s'habillait à la turque et déguisait ses paysans de Gaasbeek en serviteurs noirs. Grand admirateur de Bonaparte, il dressa en son honneur un arc de triomphe dans son domaine brabançon et acheta la Maison du Roi, à Bruxelles, ville dont il fut maire sous l'Empire. M. Coremans fit naguère restaurer son monument funéraire au cimetière de Gaasbeek.

Son neveu, Joseph, n'avait pas les mêmes idées politiques. Il détestait les empereurs et en particulier celui d'Autriche, oppresseur de l'Italie. Condamné à mort par les tribunaux autrichiens, il se lia avec Silvio Pellico, autre victime du despotisme, et hébergea plusieurs proscrits.

Une chambre du château porte le nom du Comte Arrivabene.

Aussi libéral que son père, Jean-Martin Arconati, immensément riche, ayant récupéré son palais à Florence et sa villa de Balbaniello, possédant à Paris un hôtel rue Barbet de Jouy, était né à Pau. Aide-de-camp du roi d'Italie Victor-Emmanuel, il continuait de fréquenter les amis de son père, notamment le député républicain Peyrat.

Alphonse Peyrat, journaliste miteux, s'était rendu célèbre en organisant une souscription pour la tombe de Baudin, tué en 1851 sur les barricades parisiennes. Traduit devant les juges du Second Empire, il avait été défendu avec une éloquente violence par un avocat inconnu : Me Gambetta. « Mais qu'avons-nous fait à ce jeune homme ? » demandait l'Impératrice. Anticlérical et désordonné, Peyrat, devenu membre de l'Assemblée Nationale, transmit à sa fille ses convictions et sa fantaisie. Marie, blonde, vive, les yeux gris-bleu traversés d'éclairs, avait trente-trois ans déjà quand elle rencontra Jean Arconati qui en avait trente-quatre. Le marquis s'éprit de la républicaine. Il l'épousa civilement le 29 novembre 1873 ; Arago et Victor Hugo furent leurs témoins.

Ce que fut leur union, on peut l'imaginer. Alors que la jeune fille était souvent à court d'argent, la jeune femme

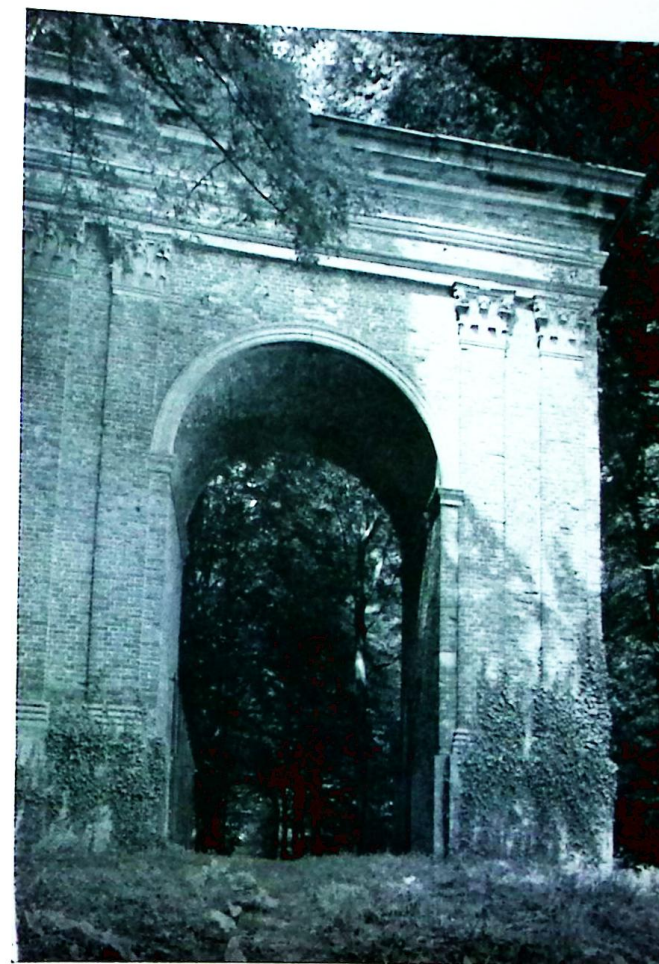
Paysage brabançon, avec la « Maison du Bailli » (vue prise de la terrasse).



Portrait de la Marquise Arconati (Gaasbeek). ▶
Main de la Marquise Arconati (à Gaasbeek). ▼



mena subitement l'existence des richards, passant l'hiver en Toscane, l'été sur le lac de Côme et l'automne à Gaasbeek. Elle n'avait cependant pas oublié ses amis, qu'elle aidait de toutes les manières, et ses anciens professeurs de l'Ecole des Chartes, Gaston Paris et Gabriel Monod, auxquels elle avait voué une reconnaissance généreuse. Arconati fut emporté prématurément par la fièvre typhoïde. Alphonse Peyrat, sénateur de la Seine, mourut en 1891. Veuve à quarante ans, sans enfant, jouissant de revenus presque illimités, la marquise fit à Gaasbeek des séjours de plus en plus fréquents. Elle s'était mis en tête de lui rendre son aspect primitif; elle avait fait des études d'archéologie, mais était totalement dépourvue de sens pratique. Un collectionneur au nom prédestiné, Duseigneur, et un décorateur, Charle-Albert, l'assistèrent de leurs conseils. Des œuvres d'art furent acquises dans les



Deux vues de l'Arc de Triomphe à Gaasbeek.

grandes ventes d'antiquités; elles vinrent rejoindre celles provenant des Scockaert et des Arconati. Toutes ne sont pas authentiques mais il suffit pour en montrer l'intérêt de citer les tableaux de Maarten van Valckenborch (la Tour de Babel), d'un élève de Van Dyck (Portrait de lady Frances Cranfield), les tapisseries du XVI^e siècle, le reliquaire représentant Isabelle la Catholique, récemment analysés dans un étude érudite de MM. G. Renson et M. Casteels (De Brabantse Folklore. Mars 1965. N° 165).

Le château fut restauré, un peu trop peut-être. La marquise, qui avait toujours eu le goût des devises, en fit décorer les galeries et les appartements. On y lit, sur l'un ou sur l'autre: « Tout à temps », « Souvenir et taire », « Aultre n'aurai ». Une charmante fontaine, réplique de l'originale tourangelles, rafraîchit la terrasse d'où l'on aperçoit, comme dans un paysage breughelien, les molles inflexions des

horizons brabançons autour de la **Maison du Bailli**. Les conservateurs successifs, M. Lockem, le regretté Maurice Roelants et son successeur, M. G. Renson ont augmenté les archives de documents intéressants.

Marie Peyrat avait naturellement pris parti pour Dreyfus, lors de la fameuse affaire, au point d'expulser d'un de ses dîners un convive qui avait tenu des propos antidreyfusards. Avec son ami Joseph Reinach, elle participa activement à la campagne de révision du procès; on rapporte que certaines décisions importantes furent même prises à Gaasbeek. C'est possible. Par contre, il est inexact que le condamné libéré vint se reposer dans le château brabançon. Une lettre de Dreyfus prouve qu'il refusa l'invitation et préféra visiter Bruges et passer l'été à Nieuport. Son nom avait été donné à une allée du domaine où il ne vint pas. Parvenue au terme de sa vie, qui ressemble à un conte où



la bergère radicale deviendrait princesse, la fille d'Alphonse Peyrat ne s'était pas réveillée de l'anticléricalisme dans lequel elle était engourdie. Son dessein était de faire don de Gaasbeek à la ville de Bruxelles. Le savant Franz Cumont, qui était l'un de ses familiers, l'y poussait, mais le bourgmestre De Mot recula devant les charges qu'entraînerait pour son administration cette libéralité. Le Gouvernement eût volontiers accepté pour son compte. Malheureusement, il était catholique et Combes incitait la marquise à ne rien faire pour un état « fondé sur un pareil régime électoral ». Elle se rangea à son avis.

Henri Carton de Wiart, alors ministre de la Justice, se rendit en vain avec Cumont à Gaasbeek en 1912. On les conduisit dans une tour aux fenêtres étroites, dans la salle des Gardes. « Nous y trouvâmes, a-t-il écrit, un personnage de petite taille, vêtu d'un costume de velours à culottes courtes et dont les cheveux, coupés aux enfants d'Edouard, contrastaient par leur couleur blonde avec les traits d'un visage très marqué par l'âge. Franz Cumont me présenta à ce page sur le retour qui n'était autre que la marquise ». Survint la guerre. Elle eut son influence sur les idées de la vieille dame. Une vive admiration pour le roi Albert, l'entremise du ministre socialiste Jules Destrée firent reprendre les pourparlers. L'acte de donation fut enfin signé le 18 août 1922. La donatrice avait elle-même rédigé le texte de la plaque commémorative qui devait être apposée et ne le fut qu'en 1930 ; elle rendait hommage à Lamoral d'Egmont et au peuple belge, défenseur du droit des gens. Marie Peyrat, jacobine et marquise, mourut à Paris dans son hôtel de l'avenue Elisée-Reclus le 3 mai 1923. Elle avait quatre-vingt-deux ans.

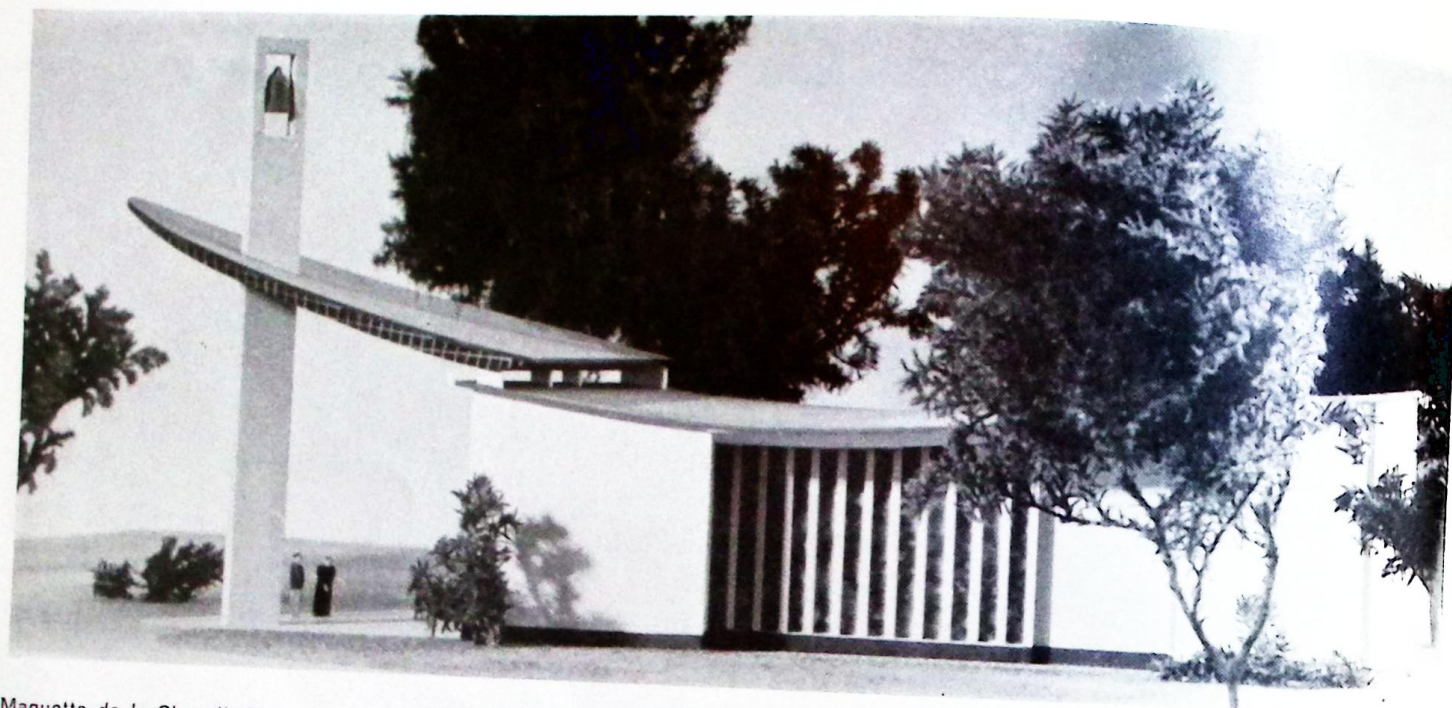


◄ Une des tours du château, vue du parc.

▲ Chapelle Sainte-Gertrude à Gaasbeek.

▼ Monument t'Serclaes, rue Charles Buls à Bruxelles.





Maquette de la Chapelle-Mémorial de Gentinnes. Côté est.

Le mémorial national de Gentinnes

par P. Paul MAILLEUX

DEPUIS plus de mille ans, Gentinnes, aujourd'hui paisible village du canton de Genappe, coule des jours heureux, aux bords de La Houssière, petit ruisseau sans histoire et autour d'une gentilhommière que les gens du pays, au début de ce siècle, ont appelée d'un nom très simple: le château des Pères. Un village comme tant d'autres en ce roman pays où la terre est fertile et le peuple travailleur. Les érudits seuls savent qu'au XII^{ème} siècle, Godefroid d'Otegnies et Béatrice de « Limalle » ont fait don à

l'Abbaye de Bonne Espérance, en Hainaut, de l'église de Gentinnes et d'un fief seigneurial qu'ils y possèdent. En 1312, un chevalier Jacques de Gentinnes se trouve parmi les signataires de la Charte de Cortenberg. Que plusieurs Familles se transmettent la seigneurie de Gentinnes: les Stokar au XIV^{ème} siècle; les de Davels au XV^{ème}; les T'Serclaes au XVI^{ème}; les d'Udekem au XVIII^{ème} et les de Limminghe au XIX^{ème} siècle. Le dernier descendant des comtes de Limminghe meurt en défendant les Etats Pontificaux et le château de Gentinnes devient la propriété de

M. Wégimont, gros comme un anversois. Pour les 13 enfants du nouveau propriétaire, la gentilhommière servira de maison de campagne merveilleuse. Car la propriété est vaste, agrémentée de belles pièces d'eau, prolongée d'un bois de hauts chênes au fond duquel s'élevaient jadis des ermitages dont il ne reste qu'une chapelle agreste, précisément dédiée à Notre-Dame de l'Ermitage. Rebâti par Don Thomas Lopez de Ulloa au XVII^{ème} siècle, restauré par un d'Udekem au XVIII^{ème}, le château de Gentinnes n'a rien d'un palais. Seules, la façade surmontée d'un fronton triangulaire et la rampe de l'escalier d'honneur attestent encore de la noble origine de la maison.

Comment deviendra-t-elle, au début de ce siècle, exactement le 1^{er} janvier 1904, un centre d'études et de formation de futurs missionnaires? L'histoire vaut d'être contée. A la fin du siècle dernier, les Missionnaires du Saint-Esprit, dont le siège était à Paris et les nombreuses missions de noirs en Afrique et en Amérique, avaient à leur tête un chef d'envergure: Mgr Alexandre Le Roy. Un homme d'action et un homme d'esprit. Missionnaire intrépide à Bagamoyo, explorateur du Kilimandjaro, évêque au Gabon, correspondant de sociétés savantes de Paris, il s'était retrouvé un beau jour Supérieur Général, aussi étonné de la charge qu'on lui confiait que ses confrères étaient ravis d'avoir placé un tel homme à leur tête. Il avait tout de suite lancé ses nombreux missionnaires à travers l'Afrique. Et, de partout, lui parvenaient de nouveaux appels.

Un jour, dans le train Paris-Bruxelles, il se trouve en face du châtelain de Gentinnes. M. Wégimont s'intéressait, entre autres, à une importante société coloniale du bassin de l'Ibengua, au Congo Français. Le Supérieur Général des Spiritains en impose: un visage ouvert, des yeux pétillants de vie, une barbe majestueuse où s'accroche la croix pectorale, des gestes de grand seigneur et une finesse de normand. La glace est vite rompue. L'anversois regrette n'avoir aucun missionnaire dans ses concessions. L'évêque lui répond que la denrée se fait rare et qu'il n'a plus personne pour l'instant. Et, souriant, il ajoute: « Au fond, pourquoi ne m'aideriez-vous pas à en trouver en Belgique, un si bon petit pays, si généreux, si travailleur?... ».

M. Wégimont promet son concours et tient parole. En 1900, il offre au Supérieur Général une maison qu'il possède, rue de Lisp, à Lierre. Ce sera le berceau de la Province Belge des Pères du Saint-Esprit. Et, en 1903, quand on chasse les religieux de France, M. Wégimont met son château de Gentinnes à la disposition de son ami, Mgr Le Roy. Les « anciens » du village racontent encore l'accueil enthousiaste que fit la population gentinoise, maître et curé en tête, aux exilés français qui venaient s'installer au château avec une soixantaine d'étudiants, que l'on allait préparer au bac et à la philo. Et la gentilhommière devint le château « des Pères ».

En 1919, les Français regagnent leur pays. Les Spiritains belges occupent, à leur tour, la maison, devenue en 1920, l'Ecole Apostolique de Gentinnes, chargée de fournir des

Vue générale du Collège de Gentinnes. A gauche, l'emplacement où est érigée la Chapelle-Mémorial.



missionnaires aux postes de Kindu et de Kongolo. On y poursuit le cycle des humanités sous la direction d'un maître-homme, le Père Andriès. Le règlement est strict: lever à 4.45 h; coucher à 20.30 h. Le régime est abondant, mais spartiate. Les dortoirs sont des glacières. Les sorties sont rares. Mais les apprentis-missionnaires ne rechignent pas: ils veulent « aller aux noirs » et si on les « drille », ils en savent le motif. Le Gentinnes de 1966, un collège familial d'humanités, n'a rien gardé de ces méthodes, impensables aujourd'hui. Mais à l'époque, elles ont formé des hommes et, en trente années, près de cent missionnaires, dont de fameux broussards.

Le 1^{er} janvier 1962, à l'aube de l'année nouvelle, vingt missionnaires du Saint-Esprit tombent à Kongolo, sous les balles de meurtriers excités par le chanvre, dans la grande allée de manguiers qui mène au Lualaba. Leurs corps, déchiquetés, sont jetés au fleuve.

Toute la Belgique s'émeut. Le 25 janvier, en la cathédrale Saint-Michel, en présence de Son Altesse le Prince Albert, du Gouvernement, de tout l'Episcopat Belge et des plus

Hautes Autorités du Pays, Son Eminence le Cardinal glorifie le sacrifice héroïque de ces humbles fils de la Belgique, martyrs de leur fidélité au devoir. Ils auraient pu quitter Kongolo; ils n'ont pas voulu abandonner leurs fidèles. L'année suivante, au service anniversaire célébré au Sacramentum. Et le Père d'une des Victimes — mort depuis, miné par la douleur — nous confie, avec des sanglots dans la voix: « C'est fini, nos pauvres enfants, on les a déjà oubliés en Belgique ! »

C'est alors que naît le projet de leur ériger, au centre du pays, un mémorial destiné à rappeler aux jeunes l'héroïsme de leurs aînés. Et comme Gentinnes a le triste honneur de compter neuf anciens parmi les victimes, on décide de bâtir la chapelle-mémorial près de la grille d'entrée du château. On nous déconseille de construire en ville, car les citadins sont friands, lors des week-ends d'évasions à la campagne. Le grand parc, avec son cadre de verdure et un vaste étang de plus d'un hectare, créent une ambiance de paix et de calme, propice au recueillement. Par ailleurs,

Gentinnes est tout proche des célèbres ruines de l'Abbaye de Villers-la-Ville que visitent, chaque année, près de 50.000 touristes.

Une souscription est lancée par la Presse le 21 juin 1963. Il ne faut pas une semaine pour être fixé: toute la Belgique applaudit à cette initiative. De Rome nous parvient une chaude lettre d'encouragement du bon Pape Jean, quelques semaines avant sa mort. Les plus Hautes Autorités du Pays nous accordent leur soutien. En premier lieu, Leurs Majestés le Roi et la Reine des Belges qui acceptent volontiers de figurer en tête du Comité d'Honneur. Puis, le Gouvernement tout entier, S.E. le Cardinal, les Evêques de Belgique et de nombreuses Personnalités Civiles. Les Familles des martyrs de Kongolo en sont vivement réconfortées.

En même temps, nous parvenons, de Bruxelles, de Flandre et de Wallonie, les réponses les plus encourageantes. C'est vraiment la voix unanime du bon peuple belge qui comprend et compatit de tout cœur: des milliers d'offrandes, souvent très humbles, mais si méritoires et qui nous

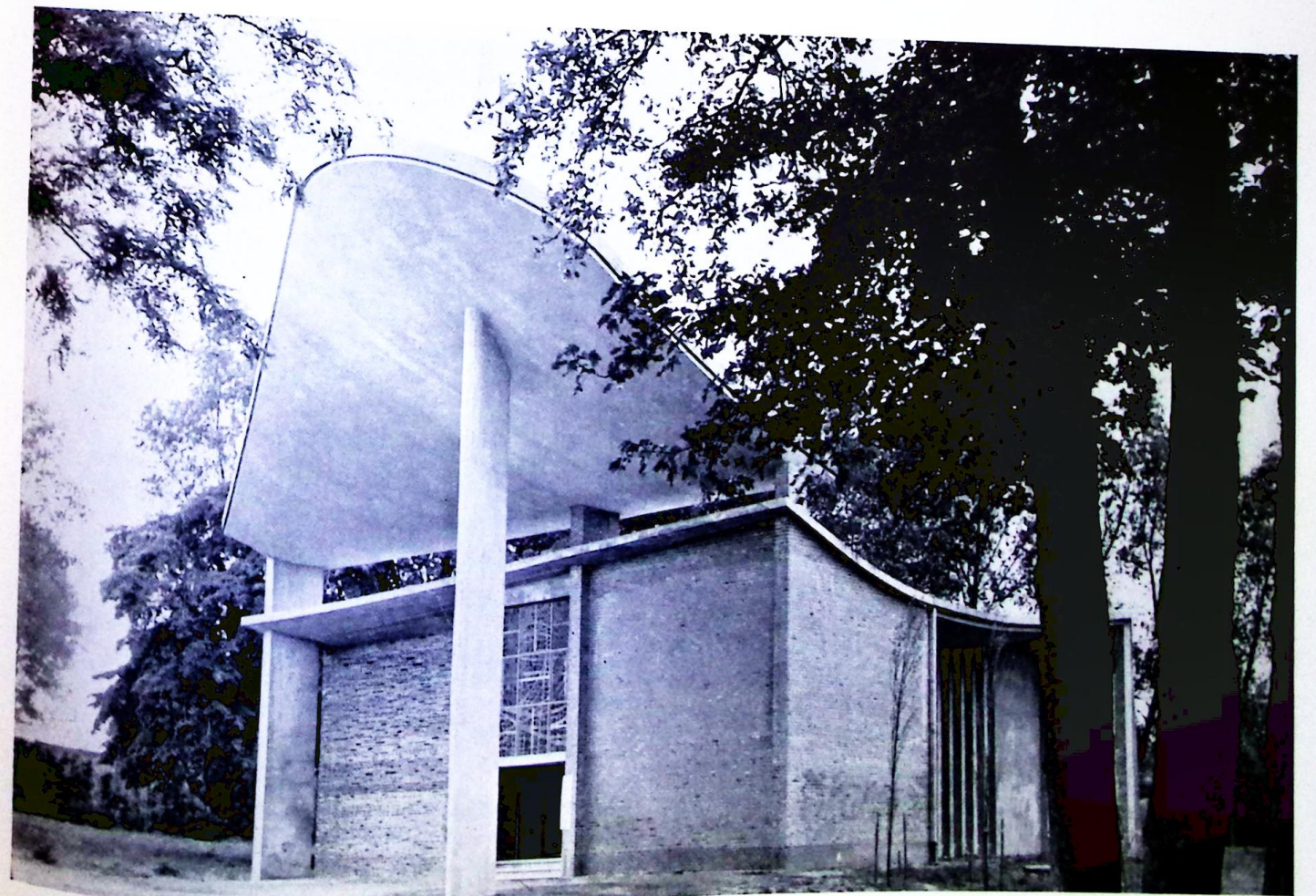
émeuvent profondément. En un mois, en pleines vacances, on dépasse le million.

Le plan de la chapelle-mémorial est soumis à une étude prolongée qui nous amène en mars 1964. Le comité approuve le plan définitif: un édifice de 200 places, éclairé de grandes verrières aux nuances délicates. Et, surplombant la façade, un grand auvent destiné à protéger le Mémorial proprement dit: sur la façade à gauche de l'entrée, les inscriptions et, au pied du porte-cloche, une statue très sobre. Le Comité ne dispose que du tiers des fonds nécessaires, mais, confiant en l'avenir, décide d'ouvrir le chantier.

Nul ne pouvait prévoir, à cette époque, que l'hécatombe de Kongolo ne serait qu'un prélude à d'autres atrocités. Les troubles du Kwilu d'abord, puis la rébellion de tout l'Est de la République du Congo vont entraîner la mort d'un nombre incalculable de pauvres victimes noires. Et, à nouveau, les blancs, coloniaux et missionnaires, tombent par dizaines sous les balles de meurtriers souvent irrespon-

Le Château de Gentinnes au temps des d'Udekem, d'après une peinture de l'époque. Façade arrière.

Le 1 juillet 1966 : L'auvent est terminé. Les inscriptions et les statues doivent encore être mises en place.





Chapelle-Mémorial de Gentinnes. Notre-Dame de l'Ermitage, statue en chêne de Volvonie, statue légèrement décolorée. Projet de sculpture.

sables, excités par une propagande habilement menée et soutenue par des fonds étrangers.

Quand le calme — un calme relatif — a succédé au carnage, on est effaré du nombre de victimes. Et en particulier, chez les blancs, de victimes missionnaires. En voici la liste, par diocèses et sociétés. Aux vingt Spiritains de Kongo, il avait déjà fallu ajouter l'aumônier militaire Forgeur, abattu à bout portant alors qu'il se penchait sur un soldat blessé. Voici maintenant la longue liste des diocèses ravagés en 1964 et de leurs victimes missionnaires.

NIANGARA: 13 Dominicains, 4 Comboniens de Vérone et 9 Dominicaines de Namur. WAMBA: 1 évêque et 11 Prêtres du Sacré-Cœur, 4 Petits Frères de Jésus et 1 Médecin; STANLEYVILLE: 16 Prêtres du Sacré-Cœur, 7 Sœurs de la Doctrine Chrétienne, 4 Dominicaines de Pampelune, 3 Sœurs de Saint-Vincent de Gits, 3 Sœurs de Sainte-Elisabeth de Luxembourg et 2 Franciscaines Missionnaires de Marie. BONGO: 23 Pères Croisières, 6 Frères de Saint-Gabriel et 1 Ursuline de Hasselt. ABA-MAHAGI: 6 Pères Blancs, 1 Servite et 4 Sœurs de Marie d'Ingelmunster. BUNIA: 3 Pères Blancs et 1 Dame de Flône. BAUDOUINVILLE: 2 Pères Blancs. BUKAVU: 1 Père Blanc. ITUJA: 1 Frère Mariste. KINDU: 1 Frère Mariste. MOLEGBE: 1 Père Capucins. BASANKUSU: 3 Missionnaires de Mithell. IDIOFA: 3 Oblats. TSHUMBE: 2 Passionistes. UVIRA: 3 Xavériens de Parme. ISANGI: 2 Montfortains et 2 Sœurs de la Sagesse de Rixensart. IKELA: 1 Missionnaire du Sacré-Cœur. KIKWIT: 2 Professeurs laïcs au service des missions.

Les Congolais ne furent pas épargnés: 7 Prêtres, 1 Séminariste, 1 Frère et 2 Religieuses noirs tombèrent aussi sous les balles des meurtriers. Au total: 181 missionnaires catholiques. Auxquels nous unissons, chez nos Frères Protestants, 30 autres victimes. Il y aura donc, sur la façade

La Chapelle de l'Ermitage, seul des ermitages du bois du Château de Gentinnes. Les habitants du pays viennent y vénérer la Vierge, sous le vocable de Notre-Dame de l'Ermitage.

Une allée du Bois de l'Ermitage, conduisant à la chapelle.



du Mémorial National de Gentinnes, 211 noms en bronze... Car le Comité de Gentinnes, dès l'annonce de nouvelles hécatombes, a voulu élargir la destination première de la Chapelle. Et quand l'irréparable fut accompli — car ces vides ne seront jamais comblés — le Comité se mit en rapport avec les Supérieurs de Belgique et avec le Conseil Central des Missions Protestantes. La réponse fut unanime: Gentinnes rappellera désormais aux générations futures le souvenir de toutes les victimes missionnaires tombées sur le territoire de la République du Congo, depuis l'Indépendance.

Mais les missionnaires ne furent pas les seuls à tenir tête à la tourmente. De nombreux agents de sociétés coloniales, des soldats, des particuliers firent vaillamment leur devoir et moururent en braves. Des milliers de pauvres noirs, dans les deux camps, furent abattus sans pitié. Devant l'impossibilité de dresser une liste complète, le Comité a décidé de les mentionner tous, afin que leur souvenir soit uni à celui des missionnaires.

Cet élargissement de la destination du Mémorial, souhaité par tout le monde, a mis le Comité effectif en présence de nouveaux problèmes financiers. Plus de 180 nouvelles inscriptions; un autre projet de statue à envisager; une importance plus grande à donner au Mémorial proprement dit, devant la Chapelle. Celle-ci servira aux groupes moins nombreux, aux visiteurs de passage qui désirent s'y recueillir. L'esplanade, sous l'auvent, avec son porte-cloche de 17 m, une statue de 3 m et les 211 inscriptions en bronze sur la façade de gauche, servira aux cérémonies officielles qui rassembleront de plus grandes foules. Le subside gouvernemental obtenu en 1964 ne couvre qu'un quart du devis, le reste devant être assuré par le comité. Les soucis financiers ne sont pas les seuls. Tout le monde sait combien est défectueux le réseau routier au sud du



◀ Projet de statue, en bronze, pour le Memorial National de Gentinnes.
Suprême offrande.

Brabant. Les chemins qui relient nos paisibles villages n'ont guère évolué depuis cent ans: s'ils sont solides — leur âge en fait foi ! — ils n'ont souvent que trois bons mètres de large, s'arrondissent en dos d'âne pointus et sont mangés sur leurs bords par la végétation qui pousse dru en ces terres fertiles ou par la charrue trop gourmande des cultivateurs. Les peintres ou les rêveurs y trouvent leur compte; pas les automobilistes. Et Gentinnes n'échappe pas au sort commun.

Aussi, dès 1963, le Comité a tout mis en œuvre pour que la route d'Etat qui traverse le village et relie Bruxelles-Namur au pays de Charleroi ne soit pas indigne d'une telle qualification. Les démarches ont abouti: le Ministre des Travaux a formellement promis que la route serait restaurée et couverte de tarmac avant l'inauguration du Mémorial. On en souhaiterait autant de la route Genappe-Gembloux qui passe également à Gentinnes, via Villers-la-Ville. Les touristes, venant de Bruxelles par la route de Waterloo, jouiraient alors d'un nouveau circuit très pittoresque: après Genappe, la forêt de Villers, les ruines de l'Abbaye et le Mémorial de Gentinnes; puis, le retour très roulant par Wavre et l'autostrade, Notre-Dame au Bois et la Forêt de Soignes.

Le Fédération Touristique, toujours attentive au développement du tourisme dans le Brabant, a bien compris l'importance du problème. Des potelets directionnels, partant de Genappe, de Court-Saint-Etienne, de Walhain, de Gembloux et de Marbais, faciliteront l'accès aux visiteurs, qui, de tous les coins du pays, voudront se recueillir devant le Mémorial, visiter la chapelle et admirer les magnifiques verrières d'un maître-verrier de grand talent.

Le Comité prévoit également la création d'un centre d'accueil qui aura pour tâche, non seulement de recevoir les visiteurs, mais aussi de les restaurer. Nous pensons parti-

culièrement à tant de Familles de chez nous pour lesquelles la tragédie fut un drame si douloureux. Elles ont perdu là-bas des êtres très chers dont les corps mutilés ont été jetés au fleuve ou dans la brousse. Des martyrs, dont pas une seule tombe, en Belgique, ne rappelle le souvenir. Elles pourront venir puiser un peu de réconfort à Gentinnes.

Le Comité continuera de travailler, de toutes ses forces, à la réalisation de cette œuvre nationale. A l'heure où à l'étranger comme hélas aussi en Belgique on a trop tendance à relever les défauts de notre peuple, il est bon que se dresse, au cœur du pays, un monument qui rappelle la grandeur d'âme et, il faut le dire, l'héroïsme de centaines de belges qui ont donné leur vie, dans des circonstances parfois atroces, pour la civilisation du Congo. A l'heure où l'on voudrait saper l'union des Belges, il faut souligner le symbolisme profond du drame de Kongolo. Ils étaient vingt belges là-bas, originaires de toutes les provinces de notre pays. En effet on compte, parmi les martyrs de Kongolo: 4 anversoises, 3 limbourgeois, 3 liégeois, 1 namurois, 1 luxembourgeois, 1 hennuyer, 3 flamandais. Et les 4 victimes originaires de notre Brabant sont à elles seules une image saisissante de la Belgique: Le P. Pierre Gilles était d'Etterbeek; le P. Jean-Marie Godefroid, de Schaerbeek; le P. Jean Lenselaer, de Nossegem; le P. René Tournay, de Mellery... Deux bruxellois, un missionnaire originaire du Brabant flamand et un autre du Brabant wallon!

Tous les vingt ont été abattus ensemble, dans l'allée de manguiers de Kongolo; c'est sur eux tous que se sont acharnés, après la fusillade, des jeunes irresponsables; et tous les vingt ont été jetés dans le même fleuve. Y a-t-il symbole plus suggestif que cette union scellée dans le sang et couronnée par le martyre?

La Restauration de la Chapelle de Pede-Sainte-Anne

par Jean ROMBAUX
Architecte en chef de
la ville de Bruxelles.

Les bords de la Pede.

A une dizaine de kilomètres à l'ouest du centre de Bruxelles, à gauche de la route reliant la capitale à Ninove, se situe le pittoresque hameau de Pede-Sainte-Anne (commune d'Itterbeek), traversé par le charmant et capricieux ruisseau aux eaux claires, la Pede. Point n'est besoin de rappeler le renom de ce site idyllique, illustré par l'œuvre de Pierre Breughel-figure dominante de la peinture flamande du XVI^e siècle-notamment dans ses tableaux : « la Parabole des Aveugles » et « le Paysage d'Hiver, avec patineurs et trappes aux oiseaux ». Des chemins en pente rapide et ver-

doyants, côtoyant encore d'anciennes maisons en torchis, la « Roede Poertje », des fermes et les vestiges de la petite écluse, conduisent à la vallée, au fond de laquelle serpente le petit cours d'eau.

Non loin de ses bords et vers le nord, on peut voir encore l'Hoff t'Esbeek, que les patriciens bruxellois De Loose détenaient au XV^e siècle ; et vers le sud, l'Hoff tot Roome.

C'est la vénérable chapelle qui semble avoir donné au site qui l'entoure, le nom de Pede-Sainte-Anne ; Pedeken est un ancien mot flamand qui peut se traduire en français par « sentier » ; n'y aurait-il point une certaine corrélation

entre le mot Pede et la route qui reliait Hal à Asse et au bord de laquelle se situait la modeste bourgade ?

Certains ont voulu voir dans Pede, une altération du mot Padde en français « crapaud ».

L'étymologie des mots peut donner lieu à pas mal d'interprétations et de déductions différentes ; bien audacieux serait celui qui prétendrait détenir l'exacte définition.

On cite qu'une dame Geila de Praet et ses sœurs Béatrice de Thenis ou de Tirlemont, Alicia et Ide dotèrent au XII^e siècle le monastère de Forêt - que leurs aïeux avaient fondé - de dix bonniers d'alleu situés à Pethe.

La chapelle était appelée « la nouvelle chapelle », qui fut finalement érigée au début du XVI^e siècle.

Arnoul, seigneur d'Aa, lui donna un fief consistant en un demi-bonnier de prairies et en 1256, un accord intervint entre le chapelain, nommé Grégoire, et Jean de Meldebroec ou Melsbroeck, investi ou curé d'Itterbeek, concernant les offrandes qu'on y réalisait.

Deux bénéfices, la chapellenie de Sainte-Anne et celle des Ames, furent créés à une époque très reculée, puis réunies à la cure de la paroisse ; la première en 1615, et la seconde à une période indéterminée.

Les parents de Gilles de Casseler — dont le tombeau se trouve au milieu du chœur de l'église — avaient acquis une métairie surnommée de Meckelmans, parce que ayant appartenu, vers 1500, à deux secrétaires de la ville de Bruxelles qui portaient ce nom.

L'Hoff te Kasseler, comme on la nom-

ma par la suite, se trouvait sur un monticule entouré d'eau, domaine qui fut vendu en l'an 1600 à la demande des curateurs de la maison mortuaire de Gilles.

En 1673, une nombreuse armée française conduite par Louis XIV en personne, vint camper le 2 juin sur le plateau au sud de Pede, au lieu dit het Groot Veld.

Le 7 juillet 1673, deux rentes furent constituées par les échevins de Bruxelles au profit du couvent des Minimes d'Anderlecht, à charge de dire la messe à Pede-Sainte-Anne, tous les dimanches et jours de fête.

Le charmant hameau dégage une attirante poésie, qui a toujours impressionné les écrivains et les artistes ; pour s'en convaincre il suffit de lire leurs écrits et notamment ceux de Sander Pierron.

C'est dans ce cadre bucolique qu'émerge la modeste église Sainte-Anne,

exemple si caractéristique de notre architecture brabançonne.

L'édifice religieux

La chapelle, de plan basilical et au chevet plat, forme un parallélogramme qui s'implante au milieu d'un vaste pâturage occupé anciennement par le cimetière.

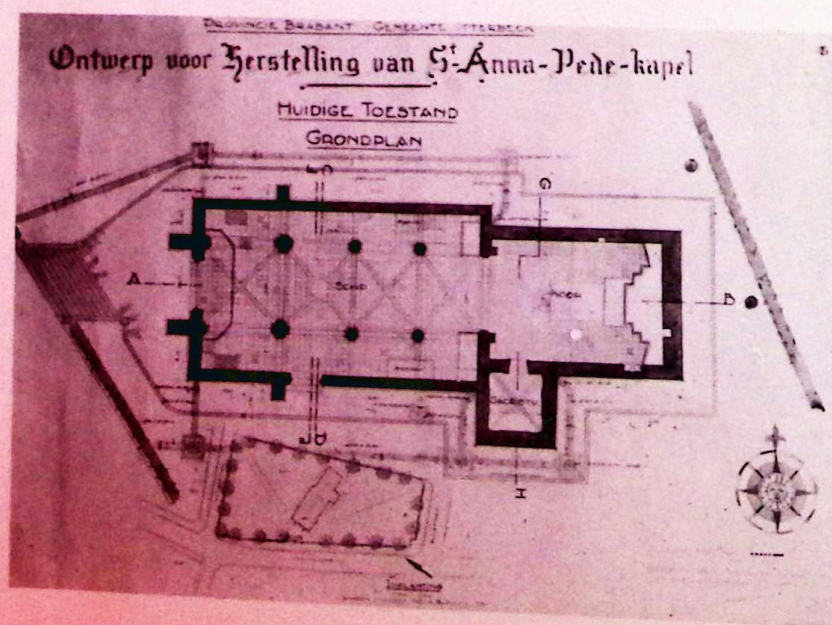
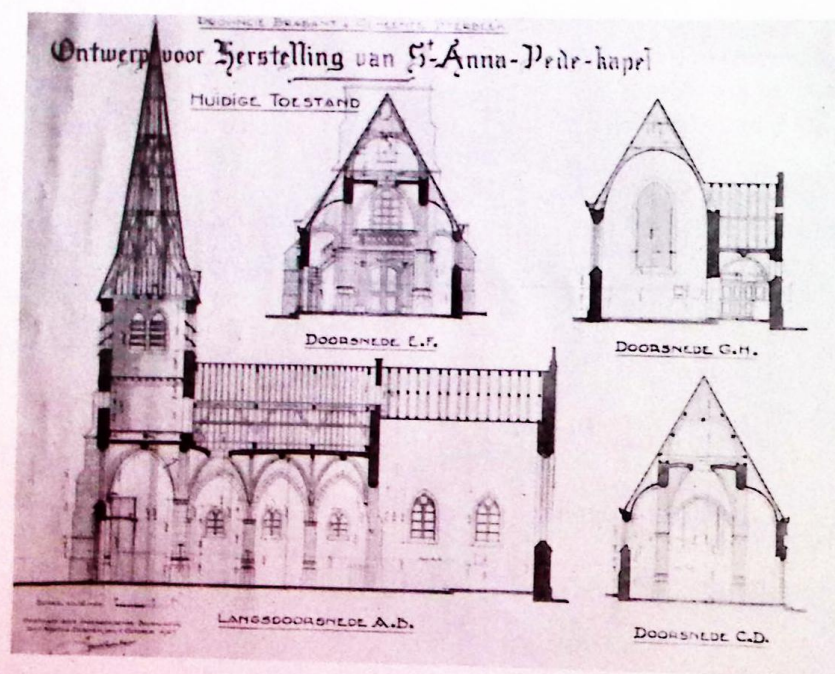
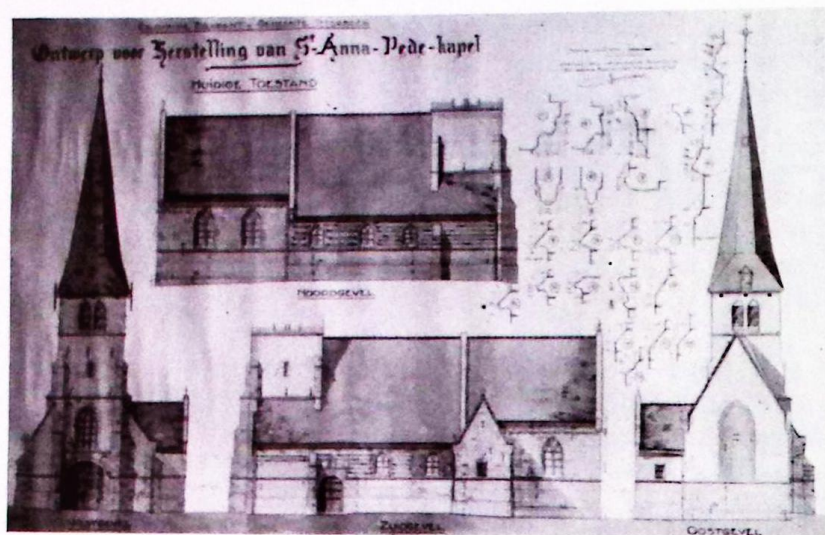
Elle constitue un exemple très caractéristique de nos petites églises rurales du Brabant.

En tête de l'édifice et à l'ouest, une tour gothique surmontée d'une haute flèche ; flanquée, aux angles, de puissants contreforts et dont chacune des quatre faces est percée d'ouïes ogivales géminées.

Trois meurtrières et une grande baie ogivale dont le malheureux remplage — fruit d'une restauration malhabile — altère la face occidentale de la tour. Le portail à arcature surbaissée accuse l'époque de construction, qui corres-

Vue d'ensemble de la Chapelle Sainte-Anne.





pond avec la fin de la période gothique. Trois larmiers horizontaux rythment cette robuste architecture, réalisée en assises irrégulières de grès lédien.

Les collatéraux enserrant la tour, alors qu'une seule toiture recouvre la nef et les bas-côtés.

L'église n'a pas de transept, mais le chœur remontant au début du XIII^{ème} siècle, se caractérise par son plan rectangulaire et par un chevet plat, percé d'une grande baie ogivale, actuellement obturée.

Les murs latéraux du chœur présentent deux fenêtres ogivales, mais dans le mur méridional, l'une des deux a été murée au début du XVII^{ème} siècle pour permettre la construction de la charmante sacristie.

A l'extérieur, il convient de souligner le grand appareil utilisé, et surtout le très beau larmier à modillons qui couronne les murs, ainsi que les deux têtes sculptées situées aux abouts et qui présentent encore les caractères du style de transition romano-ogival.

Ce genre de têtes sculptées se retrouve aussi à l'église N.D. de Hamme, près de Wemmel.

La sacristie, dont l'intérieur est particulièrement ravissant est accolée au chœur et fut construite en grès lédien, mais suivant un appareil plus réduit ; la modénature accuse par ailleurs une

Projet de restauration de la Chapelle Saint-Anne.

- ▲ Façades nord, sud, ouest et est.
- ◀ Coupes longitudinales et transversales.
- ▼ Plan terrier.

époque beaucoup plus tardive que celle de l'érection du chœur (début XVII^{ème} siècle).

Les façades des bas-côtés avec leurs chaînages de pierre et parements de briques dites « espagnoles » confèrent à l'ensemble un attrait particulier, de modestes contreforts soutiennent grâce à l'intermédiaire d'arcs surmontés de murs diaphragmes situés dans les collatéraux, le vaisseau central ; cette partie de la construction remonte au début du XVII^{ème} siècle.

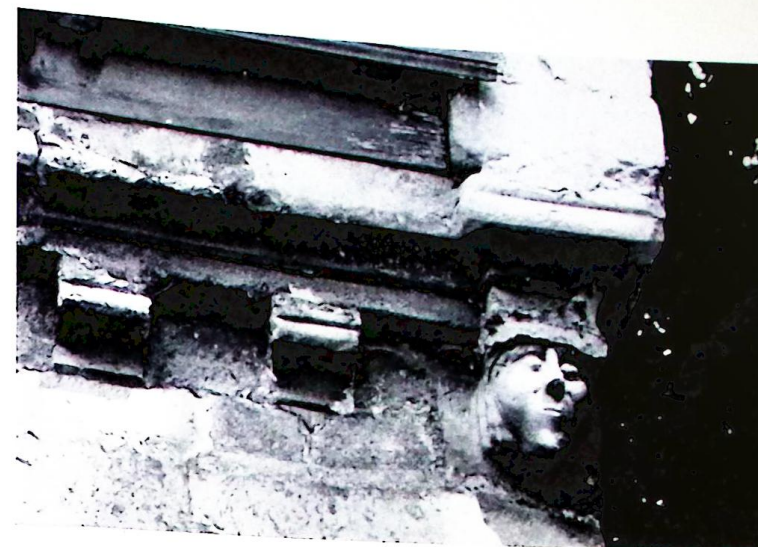
Le chapiteau de l'une des colonnes de la nef porte le millésime de 1639, et rappelle la remise en état de la nef et la construction de ses voûtes. A ce sujet, il faut remarquer qu'avant cette époque, la nef était recouverte d'un bardeau en bois, dont les pièces profilées de la charpente de chêne existent toujours ; à souligner aussi la modénature des abouts des entrants des fermes destinés à rester apparents.

A l'intérieur du chœur, des contreforts au droit de l'arc triomphal contrebutent la poussée des arcatures des murs latéraux de la nef ; et encastré dans le mur méridional, un très beau lavatorium orné de délicats chapiteaux floraux à double rangée de feuillages, de fines colonnettes et d'élégantes arcatures.

Au milieu du chœur, une dalle tumulaire sculptée recouvre le tombeau de

Chœur - Façade latérale sud - Modillons et cul-de-lampe d'époque romano-ogivale.

Nef - Millésime de 1639, attenant à la moulure recevant la retombée des nervures de la voûte.



Gilles de Casseler, à qui seraient attribués les ouvrages de construction de la partie antérieure de l'église ; cette tombe porte l'inscription :

« Hier leit begraven GIELYS WALYNS

alias de CASSELER, die stierf an" XVe en LXVIII, den XXV dach van July ». Des gâbles triangulaires surmontent le mur du chevet plat du chœur et la façade méridionale de la sacristie.

Il convient de citer également, le tambour du portail d'entrée, ainsi que la balustrade en chêne du jubé de style Louis XIV, qui ne sont point dépourvus de qualités.

Pour les besoins de la nouvelle liturgie, l'ancien banc de communion a été remis dans un local situé à proximité immédiate du sanctuaire ; toutefois, lors des futurs ouvrages de restauration, la réintégration du meuble dans l'édifice religieux sera sérieusement étudiée.

Travaux de restauration

L'état actuel de l'église requiert une restauration très sérieuse ; la construction d'une route à front de la façade occidentale de l'édifice eut pour conséquence de provoquer un certain affouillement du sol, causant des ruptures d'équilibre dans les maçonneries.

Au droit de la tour, on observe d'importantes crevasses, qui démontrent l'impérieuse nécessité de pourvoir au renforcement des fondations de cette partie de la construction.

Il en est de même, pour le mur plat du chevet du chœur, crevasses qui pourraient bien être causées, en cet endroit, par l'extension des racines des tilleuls, situés à quelque deux mètres dudit mur.

Les pierres moulurées et les briques des façades sont en partie ruinées et réclament impérieusement leur remplacement ; à cette fin, c'est la pierre de Massangis, roche jaune dure, qui a été choisie pour les moulures et les parties ornementées, et le grès de Baeleghem de remploi pour les parements. Les briques dites « espagno

les » pulvérulentes, trop fortement érodées ou ruinées seront également remplacées par d'autres de remploi.

La baie du mur plat du chevet du chœur doit être rétablie, et un nouveau remplage réalisé, en respectant scrupuleusement les vestiges existants et en s'inspirant d'exemples de la même période.

Les deux gâbles de la façade méridionale de la sacristie et du mur plat du chevet du chœur recevront de nouvelles pierres de couverture.

Toutes les toitures seront renouvelées, au moyen d'ardoises de forte épaisseur, et les nouveaux chéneaux exécutés conformément aux normes du style d'époque.

Afin de mettre l'édifice religieux à l'abri de l'humidité, les façades extérieures seront entourées de trottoirs réalisés en pavés de grès blanc, appelés « kinderkoppekies ».

Les mises en plomb existantes sont à remettre en état.

Après le dérochage des murs de l'intérieur de l'église, il sera procédé à un nouvel et profond examen, dans le but de prendre une décision définitive au sujet d'un réenduisage ou d'un rejointoiement au mortier de chaux, des parements de pierre.

A l'extérieur, tous les joints défectueux des pierres et des briques seront ouverts et rejointoyés au mortier de chaux.

Le dallage de l'église doit être démonté et reposé avec l'apport de dalles nouvelles remplaçant celles dont l'état serait par trop vétuste.

De nouvelles menuiseries de chêne remplaceront celles dont l'état ne permet plus leur utilisation, c'est notamment le cas des deux doubles portes

des façades principale et latérale.

Enfin, les ouvrages de peinture intérieure, la remise en état des installations électriques et du chauffage, la consolidation des charpentes, etc. con-

courront à la remise en beauté d'un édifice religieux particulièrement remarquable, tant par sa valeur architecturale que par le souvenir historique qui s'y rattache.



Vue de l'intérieur de l'édifice religieux.



Bas - côté sud - Rupture d'équilibre des matériaux, causée par l'affouillement du sol.



Leefdaal fidèle à son passé

par Joseph Delmelle

VIEILLE terre de chevalerie, Leefdaal profile, sur le ciel brabançon, les toits en poivrière et le clocheton bulbeux de ses tours seigneuriales.

Tel qu'il se présente actuellement aux regards, le château de Leefdaal date — **grosso modo** pourrait-on dire — du XVII^e siècle: 1626 très exactement. Pourtant, si l'esprit de ce temps l'a marqué, c'est avec une certaine discrétion. En le voyant on songe, d'une part, à la Renaissance et, d'autre part, au Moyen Age.

Le voisinage ou l'imbrication des styles et des époques est chose fréquente et même courante dans nos régions de vieille civilisation où les apports des générations successives se sont ajoutés en se mêlant, en s'associant, en se superposant.

Le millésime 1626 n'a d'ailleurs, en ce qui concerne Leef-

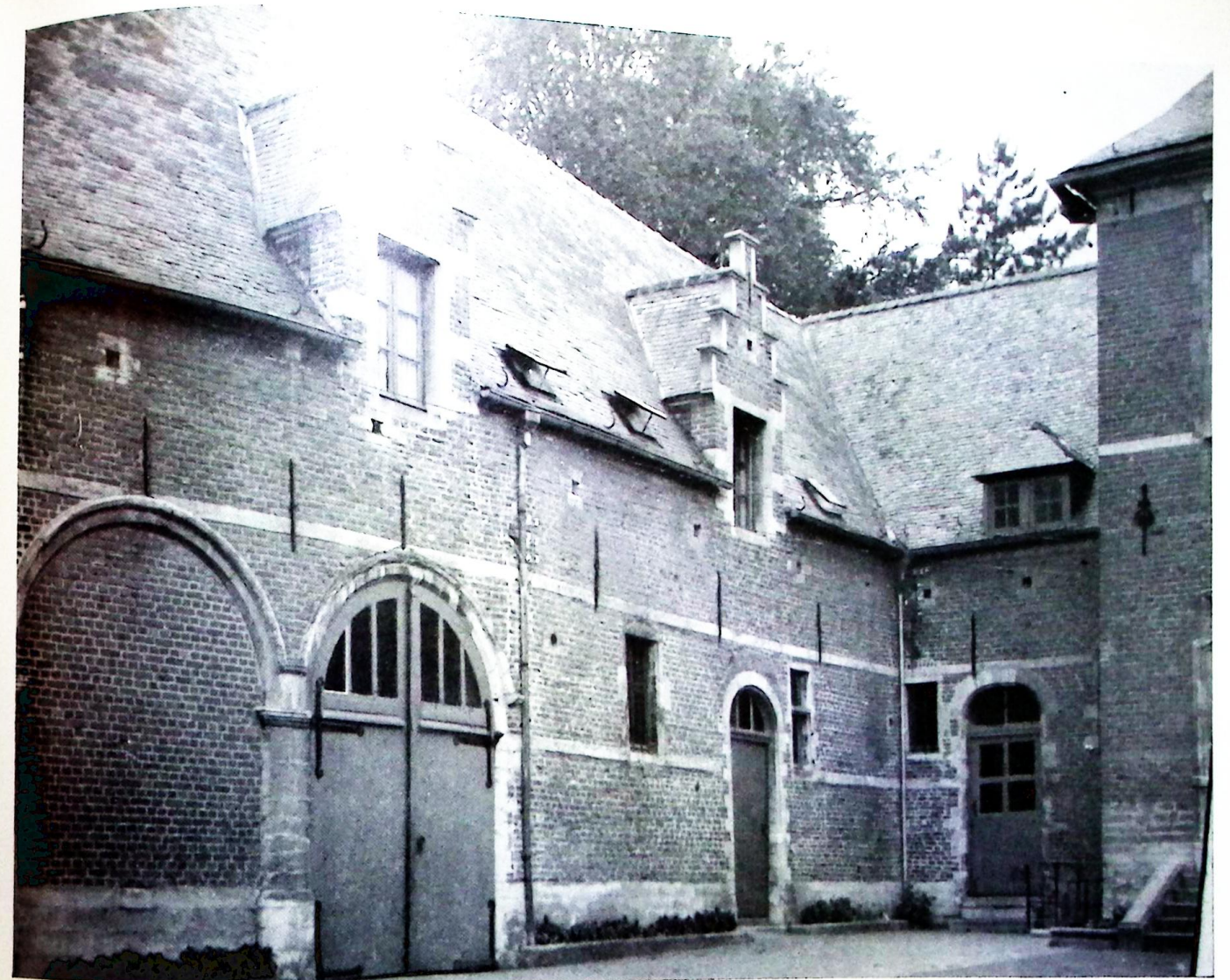
daal, qu'une importance relative: c'est une indication, un repère. Certes, le château a bel et bien été édifié cette année-là ou, à tout le moins, reconstruit sur l'emplacement de l'ancienne forteresse médiévale et, probablement, à partir de celle-ci et au moyen d'une partie des matériaux récupérés. Le donjon s'élève sur les fortes assises carrées du XIII^e siècle qui ont conditionné sa forme. Par ailleurs, la grosse tour ronde terminant la façade orientale devait défendre l'un des quatre angles de la forteresse primitive et les deux tours protégeant la façade principale ont sans doute gardé le pont-levis du Moyen Age. Il subsiste encore de l'ancien château, une cave romane ainsi que, paraît-il, des souterrains sinuant sous la campagne.

Leefdaal, lisons-nous aux pages d'une brochure éditée voici de longues années déjà par l'association des **Demeures historiques de Belgique**, est l'une des plus anciennes sei-



Leefdaal - le château

Photo le Berrurier



Dépendances du Château de Leefdaal.

gneuries du duché de Brabant. Elle aurait été fondée, vers 1270, par Rogier ou Roger de Leefdaal, personnage que se partagent l'histoire et la légende. Plusieurs de ses ascendants se seraient distingués aux croisades et lui-même aurait vécu un certain nombre d'aventures dignes de susciter le lyrisme des trouvères. On sait, avec certitude, que ce sire de Leefdaal, par ailleurs seigneur de Perk, châtelain de Bruxelles et ami d'Edouard III d'Angleterre, joua un rôle de première importance au temps du duc de Brabant Jean III auquel il était apparenté. Intelligent et généreux, il protégea le clerc Jean de Boendaal et d'autres beaux esprits de son époque.

Au XV^{ème} siècle, le château appartint aux sires de Petershem dont une descendante, Béatrice, épousa en 1410 Richard de Merode à la famille duquel revint le domaine. En 1650, Antoine de Merode, marquis de Deinze, le vendit à

Philippe Helman, échevin d'Anvers, qui en dota sa fille lors de son mariage avec Jean de Bergeyck créé baron par Charles II, roi d'Espagne. Jean de Bergeyck devait mourir à Leefdaal en 1725 après avoir rempli d'importantes fonctions dont celles d'intendant général du Brabant et des Flandres et d'ambassadeur extraordinaire auprès de Louis XIV.

Catherine de Bergeyck, petite-fille de Jean de Bergeyck, ayant épousé Gérard de Liedekerke-Pailhe en 1775, Leefdaal passa dans cette dernière famille qui possède toujours le château. Celui-ci, reconstruit en 1626 et restauré depuis, a été fréquemment décrit. Louis Quiévreux l'aime surtout à cause de ses « briques dites espagnoles qui, mieux que le granit, parlent à mon cœur où s'épanche le Brabant ».

La façade principale du château, exposée au midi, est percée de trois portes de style Louis XIII et est flanquée,



d'un côté, par les anciennes écuries et, de l'autre, par le donjon. Une élégante bretèche ajoute à son intérêt. Ne présentant pas moins d'intérêt, la façade orientale est agrémentée par l'abside d'une chapelle ogivale.

L'intérieur du château, qu'il est permis de visiter certains jours, est plein de souvenirs: portraits — dont celui de Jean de Bergeyck —, panoplies immobilisant des armes jadis redoutables, etc. La partie la plus digne d'attention est la chapelle, ornée d'un magnifique retable doré du XVème siècle et d'une Madone du XVIème en racine de noyer. Autour du château, à l'est et au nord, se déploient les jardins avec leurs tapis verts, leurs chemins rectilignes, leurs ifs taillés, leurs buis, leurs tilleuls et leurs hêtres. Devant le château et sa terrasse, à laquelle accède une rampe carrossable, s'allonge un grand étang alimenté par les eaux de la Voer qui, jadis, faisaient tourner la roue à aubes d'un moulin. Le bâtiment subsiste mais la roue a été enlevée et l'eau s'échappe du bief en formant une cascade suscitant des paquets d'écume blanche. Comment,

ici, ne pas se rappeler les souples vers de Thomas Braun
qui, ayant séjourné à Leefdaal, a évoqué le site et ses
charmes pacifiques:

*Leefdael, tu te souviens de ces pigeons sauvages
qui venaient sur ton toit s'abattre par l'orage
et qui, dès que le ciel eût cessé de trembler
retournaient d'un vol sûr vers le bois d'Héverlé...
Avant de retourner dans la mienne maison,
je veux te dire adieu, noble et câlin domaine,
où octobre à pas lents près des ifs se promène.
Adieu, frais seringas, quinconce des tilleuls,
glycine entrelacée aux jeunes chèvrefeuilles,
aubépine de mai rouge sous les pins verts
où nos enfants groupés lisaient Montalembert,
pelouses et lilas du fier jardin français,
décor prédestiné aux fêtes du succès
et qui courbe déjà les guirlandes de roses
pour les chars du retour et de l'apothéose...*

*Adieu, charmant clocher dont tant de paix émane
et qui nous envoyait à travers les platanes
le triple appel des angélus tremblants d'espoir...
tourterelles frôlant les mêlèzes du soir
lierre gris du moulin bourdonnant sur la Voer
où les femmes venaient à la tombée du jour
moudre un froment secret et bluter la farine,
petit bois où j'allais voir la tour de Malines,
adieu! L'été prochain, nous passerons en rêve
le tourniquet, le pont, les ormes de la drève...*

La « drève » à laquelle faisait allusion le regretté Thomas Braun relie le château à l'église paroissiale et au village. **« Devant le château, une drève (je mets le mot sans guillemets, écrit Louis Quiévreux, je l'aime ce mot non académique...) de jeunes hêtres mène à l'église de Leefdael. Devant l'église, un rideau de peupliers du Canada... ».** Les ormes de Thomas Braun, on l'aura remarqué, sont devenus des hêtres pour Louis Quiévreux. A ce sujet, ouvrons une brève

parenthèse pour signaler que les ormes de Leefdaal, décimés par une affection mystérieuse, ont presque tous disparu.

Suivant la fraîche allée bordée d'arbres, on atteint l'église après avoir franchi un petit pont sous lequel passent les eaux de la Voer et après avoir gravi les marches usées d'un escalier de pierre. En contrebas du talus sur lequel se dresse, entourée d'un cimetière paysan, l'église paroissiale de Leefdaal, on peut voir quelques vieilles demeures dont l'une garde son encadrement de porte mouluré du XVIII^e siècle.

dominée par une tour romane avec cadran solaire de 1639, l'église de Leefdaal — au chœur de laquelle est adossé un calvaire sous auvent qui la dépare quelque peu — aurait été consacrée par saint Hubert en l'an 697. On sait que le patron de l'Ardenne et de la chasse est l'objet d'un culte particulier dans toute la vallée de la Voer. Venant d'Héverlé et se dirigeant vers Tervuren où il possédait — paraît-il — un château, il aurait visité toutes les locali-



Le tabernacle gothique de la chapelle Sainte-Vérone à Leefdaal.

Mais Leefdaal, où le tir à la perche est toujours en honneur et qui possède toujours sa gilde d'archers Saint-Lambert dont les origines remontent au XVI^{ème} siècle, s'enorgueillit de posséder un autre sanctuaire: la chapelle de Sainte-Vérone ou Véronique, dédiée à la Sainte-Croix. Elle est juchée sur un monticule, à la sortie du village, en direction de Bertem, et les gens de la région y vont prier afin d'être délivrés de la fièvre et des rages de dents. La chapelle de Sainte-Vérone, qui — jadis — aurait servi de sanctuaire commun aux habitants de Leefdaal et de Bertem, a une origine légendaire.

Dans son *Guide historique et descriptif des Environs de Bruxelles*, Arthur Cosyn écrivait: « On raconte que la vierge Vérone, fille d'un roi de Germanie, et sœur de saint Véron, dont les restes reposent à Lembecq, aurait été transportée ici, lors de son décès à Mayence, sur un chariot traîné par deux bœufs blancs, qui s'arrêtèrent spontanément devant un oratoire dédié à la Sainte-Croix. Ses dépouilles auraient été inhumées dans cette chapelle, d'où elles auraient été enlevées furtivement... ». On raconte... Arthur Cosyn faisait sans doute écho à la tradition locale et peut-être aussi à un manuscrit de l'ancienne abbaye du Rouge-Cloître selon lequel les restes de Vérone auraient été placés, au IX^{ème} ou au X^{ème} siècle, dans le beau sanctuaire de Leefdaal qui, restauré il y a quinze ou vingt ans, a vivement intéressé maints archéologues dont, voici une décennie environ, J. Mertens, membre de la Commission royale des Monuments et des Sites.

Dans son ouvrage sur *Les Environs de Bruxelles. Promenades dans le passé*, Marcel Vanhamme signale que l'antique chapelle romane, qui « a conservé tout le charme primitif des lieux de dévotion sans apprêt », remonterait au XII^{ème} siècle. En réalité, le sanctuaire trouve son origine dans un modeste oratoire construit, en pierres, aux IX^{ème} et X^{ème} siècles. On peut voir, dans l'entrée, un plan qui, utilisant diverses couleurs, permet de se rendre compte de la progression d'une construction en étapes qui s'est poursuivie jusqu'au XIV^{ème} siècle. D'une rustique et très sobre élégance, le sanctuaire garde un vieux sarcophage datant vraisemblablement de l'époque mérovingienne, une statue de Sainte-Vérone et, scellé dans le mur du chœur — cette partie de la construction a été édifée au XII^{ème} siècle —, un tabernacle gothique.

Leefdaal, ainsi, conserve jalousement les plus prestigieux témoins de son riche passé: un château hanté par des ombres illustres, une église robuste, une chapelle haut perchée dont le clocheton trapu s'élève dans le prolongement de la façade et, aussi, quelques vieilles demeures à larmiers... Outre ces édifices, il y a plus d'un site, plus d'un paysage, dont ceux de l'étang avec la rivière et de la « drève » permettant au château de voir l'église, qui rap-

tés de la vallée et consacré plus d'un de ses sanctuaires. Dans l'église de Leefdaal, son souvenir est perpétué par un tableau de G. De Craeyer, surmontant l'autel, qui évoque sa conversion miraculeuse.

L'église du village, qui a subi diverses restaurations, notamment en 1905-1906, est intéressante. On verra les colonnes massives, jadis décorées, sa chaire de vérité, ses confessionnaux et, entre autres choses, les boiseries du chœur et des collatéraux en style Louis XIV.



L'Ancien moulin à eau de Leefdaal.



A Leefdaal, la « drève » qui relie le château à l'église.

pelle les séductions d'un passé nouant avec la nature des rapports particulièrement étroits. Marcel Vanhamme, dans l'ouvrage que nous avons cité, évoque la poésie champêtre:

« Des boqueteaux, des prairies qui semblent éternelles, des vieux platanes au tronc pelé, des sentiers s'insinuant discrètement dans le décor d'une harmonie et d'un équilibre parfaits ». De son côté, Louis Quiévreux écrit: « Rien n'a changé depuis Bruegel, rien n'a changé depuis que Momper,

pour ses « Mois » et ses « Saisons », choisissait l'église, les peupliers, la prairie verte et le moulin à eau. O, souvenirs inconnus, d'années trépassées, qu'on reconnaît pour les avoir aimés on ne sait quand, dans les abîmes du temps... »

Rien n'a changé! Si, bien des choses ont changé dont, surtout, le cœur du village et la voirie partiellement bétonnée mais il reste suffisamment de témoignages du passé pour croire que celui-ci vit toujours à Leefdaal, vieille terre de chevalerie et, aussi, de piété.

Le Musée communal de Bruxelles

Etabli dans la Maison du Roi

par Gilberte LAUWENS

« Je n'aime pas trop les musées » disait Paul Valéry. Et, en effet, il faut reconnaître qu'un musée peut avoir quelque chose de paradoxal et même d'artificiel. Car enfin, le peintre brossant la toile, le sculpteur taillant le marbre, l'artisan façonnant le matériau, l'ont fait en fonction, bien souvent, de la destination assignée à leurs œuvres. Alors que les musées exposent celles-ci les unes à côté des autres, en dehors de leur cadre naturel, les mettant même, en quelque sorte, en concurrence. Pourtant, visiter un musée est bien le plus souvent la façon la plus simple de prendre contact avec l'art, d'admirer des œuvres provenant de tous les pays du monde, d'époques récentes ou anciennes, de revivre les grands moments de l'histoire des peuples comme d'aborder des chefs-d'œuvre avec lesquels les reproductions de toutes natures nous ont familiarisés.

Mais il faut que le musée, tout au moins comme on le conçoit à l'époque actuelle, soit attrayant et que sa présentation incite le visiteur - trop souvent dès l'abord écrasé par l'accumulation d'objets présentés - à poursuivre une quête fervente de salle en salle. Il faut que le musée dispose d'un écrin qui, soit par le site qu'il s'est choisi, soit par ses conceptions architecturales et décoratives modernes, ses canons de lumière ou encore son passé illustre, attire non seulement l'étranger, le touriste et l'élève talonné par un devoir scolaire, mais fasse jaillir chez l'artiste, l'intellectuel, autant que chez l'homme de science, une émotion renouvelée à chacune de ses visites. Il faut que le musée ait suffisamment de prestige pour inciter la jeunesse à le fréquenter et déterminer à y entrer l'homme paraissant le moins préparé à apprécier cette forme de culture. L'amour de l'œuvre d'art, le besoin im-

périeux de la beauté viennent tout naturellement ensuite.

Le Musée communal de Bruxelles a la chance de bénéficier d'un cadre prestigieux : la Maison du Roi, un des joyaux d'une des plus belles places du monde, la Grand-Place de Bruxelles. Les innombrables fenêtres rendent le cadre très difficile à adapter à un musée, estime Mademoiselle Andrée Brunard, son Conservateur.

Oui, certainement. Mais pour le visiteur quel plaisir pour les yeux, quelle joie pour le cœur et l'esprit de pouvoir, entre autres de la vaste salle en façade du premier étage, jeter un regard sur le monde frémissant de l'extérieur et qui, d'être ainsi contemplé au travers d'une étroite fenêtre gothique, acquiert une dimension nouvelle : celle dont le rêve poétique revêt toutes choses.

Sur sa tour travaillée à jour comme une dentelle, Saint Michel, rutilant sous le soleil, mène le bon combat au



Chocolatière, ateliers bruxellois (1773), en argent repoussé.



Bénitier, en argent repoussé, orfèvrerie bruxelloise de la première moitié du XVIII^e siècle (1732 environ).



Aiguière, porcelaine de Bruxelles (XVIII^e siècle) décor polychrome d'oiseaux et de papillons.



Saint Christophe, bois sculpté et polychrome, ateliers bruxellois (fin du XIV^e siècle)



Scribe, statue originale, attribuée à Claus Suter, et provenant du porche de l'Hôtel de Ville de Bruxelles (Vers 1380).

sommet de l'hôtel de ville. Là, les maisons des corporations, baroques à l'envi, prouvent combien était riche, puissant et orgueilleux le bon peuple de Bruxelles. Quelles assemblées graves ou houleuses ne durent pas y tenir nos métiers ? Victor Hugo aurait-il pu trouver meilleur endroit que le second étage de la maison des peintres pour écrire les Contemplations ? Dans l'ancestrale demeure de la corporation des brasseurs, grand maître et chevaliers, reconnus dignes descendants de la très noble et très ancienne lignée des cerboisiers et cambiers du royaume y reçoivent, certains jours, entourés d'un

cérémonial haut en couleurs, riche en traditions. Ainsi l'esprit vagabonde, l'imagination s'égare, un flot d'images naît d'un détail isolé et souvent plein de fantaisie dans un ensemble parfait. Et si, délaissant volutes, pignons, balustres, pots à feu sculptés et motifs dorés, les yeux s'abaissent jusqu'à la place où le carrousel des voitures est un amusement pour qui le contemple ainsi de haut, le cœur s'émeut. Dans un étroit secteur de pavés bossus, d'accortes marchandes y manipulent gerbes et bouquets, fleurs et feuillages. La couleur éclate, vibre, irradie, va buter contre la dou-

ceur patinée des édifices. Des accords joyeux se répondent, une symphonie éblouissante se joue. Celle que dédie la nature aux architectes, artistes et ouvriers de génie qui, là où il n'y avait jadis qu'un banc de sable, dressèrent, au cours des siècles, une riche couronne de pierre. Le Musée communal de Bruxelles s'abrite au cœur d'un de ses fleurons lourds de passé.

Pourquoi « MAISON DU ROI ? »

Aucun roi pourtant jamais n'y séjourna. A l'emplacement du bâtiment actuel s'élevait aux XIII^e et XIV^e siècles, la

Halle au Pain (voisine de la Halle au Drap et de la Halle à la Viande, celle-ci à front du Marché-aux-Herbes), où les boulangers venaient écouler leurs marchandises. En 1405, le Duc de Brabant y établit les bureaux du Receveur général des domaines, comprenant en ordre principal la Chambre des Tonlieux (toutes questions relatives aux droits d'entrée et de sortie des marchandises, entretien des bâtiments du domaine), le Consistoire de la Trompe (règlement sur la chasse et la pêche, protection des droits de la Couronne, des corporations et des propriétaires privés), le Tribunal de la Foresterie (contestations

concernant la vente et l'achat des bois du Prince, crimes et délits commis dans les forêts domaniales). Dès ce moment, la Halle au Pain transformée, prend le nom de Maison du Duc. Marie de Bourgogne la cède à la ville en 1477, mais Philippe le Beau annule l'acte passé par sa mère. Et c'est sous Charles Quint que le bâtiment est reconstruit en style gothique tertiaire, maints motifs architecturaux annonçant toutefois le style de la Renaissance. Cette Renaissance qui va connaître son plein épanouissement à Malines sous la régence de Marguerite d'Autriche.

Divers architectes brabançons collaborèrent à la réalisation du nouvel édifice : le malinois Antoine Keldermans fils, auquel succéda, après sa mort, Louis Van Bodeghem, aidé de Dominique de Wagemaker d'Anvers, Rombaut Keldermans, frère d'Antoine, et Henri van Pede, de Bruxelles. Ce dernier reprendra la direction des travaux lorsque notre gouvernante enverra, en terre bressane, Louis Van Bodeghem construire la remarquable église de Brou, accomplissant ainsi le vœu de sa belle-mère, Marguerite de Bourbon, mais aussi rendant à son époux, le beau Philibert, décédé quelques années

plus tôt, un hommage digne de l'amour qu'elle lui portait.

A Bruxelles, la nouvelle bâtisse semble avoir été achevée en 1532 (avec pourtant certains finissages tardifs qui sont eux, bien Renaissance). Elle prend le nom de « Maison du Roi », faisant ainsi allusion au titre de « Roi d'Espagne » de Charles Quint. Sur la façade de l'édifice actuel (car il sera reconstruit une fois encore à la fin du XIXe siècle), une statue représente l'empereur tenant d'une main le sceptre et de l'autre le globe terrestre, insignes de sa puissance.

C'est dans cette demeure, vrai travail d'orfèvrerie dans la pierre, que les comtes Lamoral d'Egmont et Philippe de Hornes passèrent la nuit du 5 juin

1568, alors que l'on dressait contre la façade l'échafaud... C'est du balcon du premier étage, que les archiducs Albert et Isabelle assistèrent, quarante-sept ans plus tard, dans la liesse générale, à un somptueux défilé de l'Ommegang. Six tableaux du peintre de la Cour, Denis Van Alsloot (dont deux malheureusement sont perdus) font revivre ce cortège, que le Grand Serment des Arbalétriers avait voulu grandiose en l'honneur de l'Archiduchesse, proclamée, lors de son annuel concours de tir, « Reine des Arbalétriers », parce qu'elle avait, du premier coup, réussi à atteindre le perroquet artificiel (le « papegai ») perché sur la flèche de l'église du Sablon.

En 1695, le bombardement de Bruxel-

les par le maréchal de Villars, endommage considérablement la Grand-Place. L'architecte Jean Cosyn fait de la Maison du Roi une remise en état sommaire, jusqu'à ce qu'une nouvelle restauration en défigure complètement l'aspect. Sous la Révolution, elle devient « Maison du Peuple » et « bien national » ; un corps de garde s'installe au rez-de-chaussée, un tribunal criminel et un conseil de guerre jugent au premier étage. Finalement, après être passée en différentes mains, elle échoit à nouveau à la ville qui décide, devant son état de délabrement, de la démolir et en confie la reconstruction à son architecte, Victor Jamaer.

Les services des Finances de Bruxelles s'y établissent dès 1885, occupant

le rez-de-chaussée et le premier étage, bien qu'en raison des longs et difficiles parachèvements, l'inauguration officielle n'aura lieu que dix ans plus tard. En s'inspirant des éléments recueillis en cours de démolition, d'une gravure reproduite sur le plan de Bruxelles de Martin de Tailly, de 1639, et d'édifices gothiques de Belgique, Victor Jamaer a reconstitué avec bonheur un édifice du début du XVIe siècle. Tout en élans, galeries, pinacles et fleurons délicatement travaillés, statues et girouettes de bronze d'une grande élégance, il s'harmonise parfaitement avec les autres bâtiments de la Grand-Place et en particulier avec le somptueux hôtel de ville qui lui fait face.

En 1887, le premier Musée communal s'installa dans les salles du second étage de la Maison du Roi, un don de 26 tableaux de maîtres flamands, français et hollandais, ainsi qu'un legs faits par un mécène d'origine anglaise, John Waterloo Wilson, ayant fait naître chez le bourgmestre de l'époque, Charles Buisson, le désir de créer un musée historique local. Des objets se rapportant à la vie bruxelloise ou en provenance de la capitale brabançonne y seraient exposés. Les riches collections dont s'enorgueillit aujourd'hui le Musée communal témoignent de la grandeur de notre passé et de la perfection à laquelle ont pu atteindre nos artistes et artisans, comme aussi du courage et de la compétence des autorités communales et du personnel scientifique qui sont parvenus, en un si court laps de temps, à rassembler de tels trésors.

En 1935, les services administratifs de la ville ayant quitté les locaux de la Grand-Place pour le Palais du Midi, le Musée rouvre ses portes, installé cette fois dans l'entièreté du bâtiment. Pas pour longtemps hélas. La guerre de 1940-1945 le contraint à se fermer : les secrétariats centralisés du « Grand Bruxelles », puis un Bureau de Recrutement de l'Armée s'y installent jusqu'en 1947. Après de nouveaux aména-



Terrine couverte, en forme de lapin, faïence bruxelloise XVIIIe siècle ; manufacture Ph. Mombaers. Décor au naturel, émaux polychromes.

Dentelle de Bruxelles, aux fuseaux (milieu du XVIIIe siècle). Voile de tabernacle.



gements, le musée rouvre ses portes le 5 septembre de la même année.

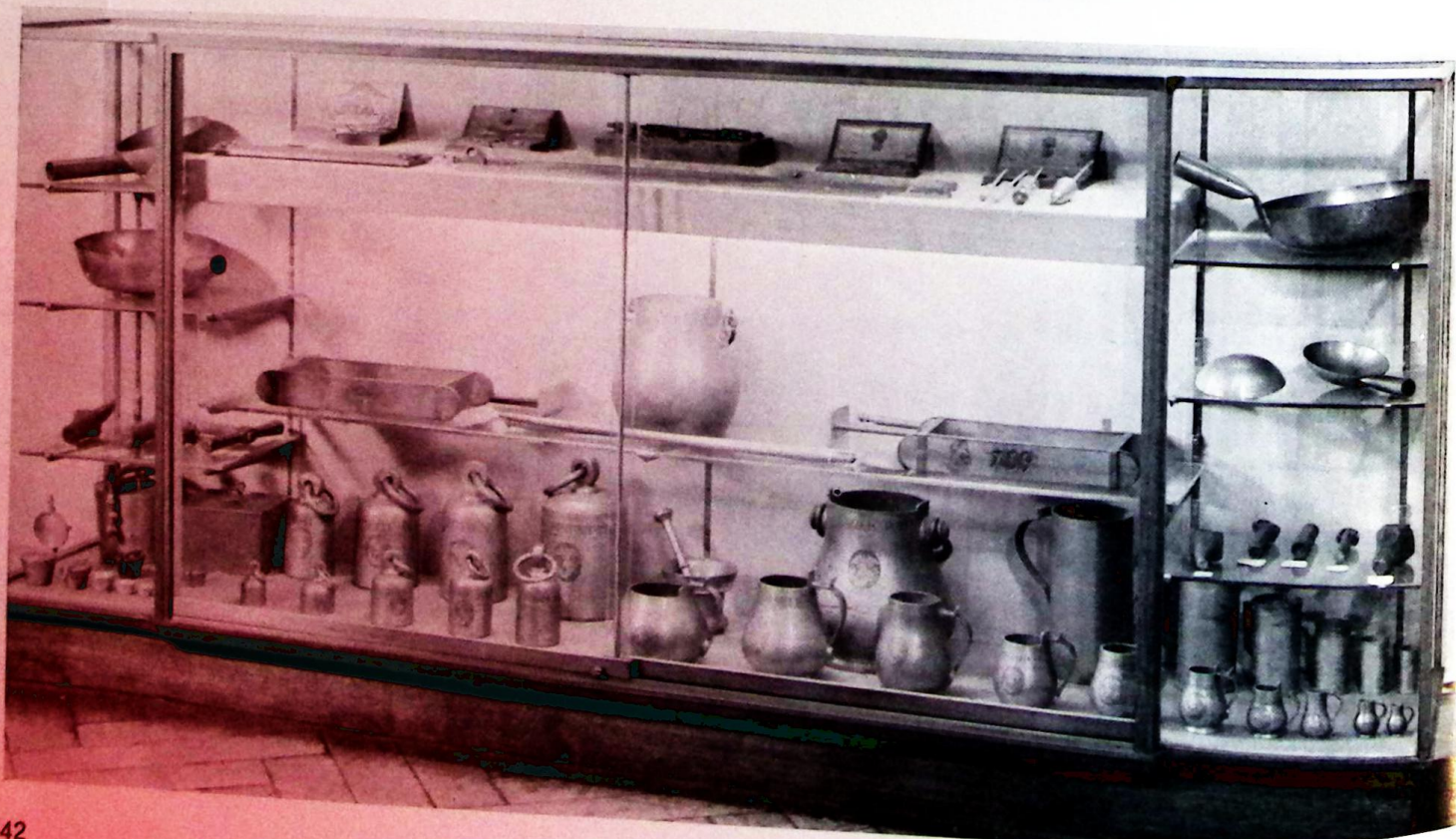
UN TEMOIGNAGE

L'esprit des génies d'autrefois plane dans les salles du Musée communal de Bruxelles. Tout y « représente » quelque chose, parle d'un monde qui nous est encore proche, demeure palpitant de vie. Faites l'expérience. Regardez les visiteurs s'attardant devant un tableau, un dessin reproduisant le Bruxelles d'autrefois, un mobilier en bois doré provenant vraisemblablement de l'ancien Palais du Coudenberg, ces grandes mesures étalons du XVe siècle, qu'avait fait établir le Magistrat de Bruxelles et dont on se servit jusqu'au moment de la création du système métrique, l'une ou l'autre pièce maîtresse qui firent la réputation de nos artisans. Certains sourient, d'autres s'attendent, tous s'intéressent. Cette aquarelle leur parle d'une ville où les petites filles jouaient au cerceau en robe à dentelle et large chapeau de paille à rubans... le parc de Bruxelles, ils l'ont connu tel que le représente ce lavis. L'étranger découvre une capitale d'une richesse bien différente de celle de la « carte postale » pour touriste qui lui a été présentée. La fille, le garçon de vingt ans pénètrent un passé dont la sécheresse des livres classiques ne lui avait donné qu'une idée dépourvue de résonance profonde. Pour le chercheur, les plans, les sceaux, les chartes, les médailles constituent une documentation d'une valeur inépuisable.

Ainsi, de salle en salle, l'âme des choses se révèle à qui s'en approche. Chacun s'arrête devant les collections, groupées par centre d'intérêt, qui le touchent le plus.

Aux XIVe et XVe siècles, les retables brabançons furent célèbres dans l'Europe entière. Le Musée communal s'enorgueillit de posséder celui dit de « Saluces » (parce qu'il orna longtemps la chapelle castrale de cet important marquisat d'Italie), polychrome, comprenant deux parties, l'une sculptée, l'au-

Collection de mesures étalons, auxquelles devaient se conformer les marchands bruxellois ; jusqu'à la création du système métrique, en 1795, chaque ville possédait un système de mesures particulier, dont elle conservait un exemple à l'Hôtel de Ville.



tre peinte. Précision, naïveté charmante des détails, réalisme, cette pièce importante, dont la partie sculptée est attribuée à Jan Borman le Jeune, conserve une place de choix dans l'œuvre de nos Primitifs. A cinq endroits se retrouve la marque des artistes de nos ateliers chargés de la dorure et de la polychromie des retables : « Bruesel ». Claus Sluter, sculpteur hollandais de génie, travailla dans nos provinces à la fin du XIVe siècle, avant de s'installer à Dijon en réponse à l'invitation du fastueux Philippe le Hardi. Art profondément humain que le sien, dont l'influence se retrouve dans les sculptu-

res, consoles et chapiteaux provenant des monuments de Bruxelles où, afin de les mettre à l'abri des intempéries, ils furent remplacés par des copies. Des statues de prophètes, que possède le Musée communal et attribuées à Claus Sluter ou à son atelier, décoraient le portail d'entrée de l'hôtel de ville en 1380. Ils annoncent les figures du puits de Moïse, chef-d'œuvre de l'artiste, qu'il sculptera pour la Chartreuse de Champmol et où l'expression de la vie intérieure est rendue plus saisissante encore par la stature des modèles. N'hésitant pas à accuser les aspects de la souffrance, voire de la

laideur, cet art robuste et pathétique triomphe du style gothique finissant et maniéré auquel il apporte une sève nouvelle et vigoureuse.

La grande salle des Céramiques, au premier étage du Musée communal, prolongée, d'un côté par la salle des Dentelles et, de l'autre, par celle de la Révolution brabançonne, est d'un intense intérêt pour la connaissance de l'œuvre de nos artistes et artisans bruxellois. On y sent aussi, davantage que dans les autres salles peut-être, une sensibilité féminine dans la présentation de chaque objet, qu'il soit pièce d'orfèvrerie, étain, faïence ou

porcelaine, dentelle ou tapisserie. Mlle Brunard aime cette salle, la plus belle du Musée et nouvellement décorée. Sans aucune surcharge, chaque pièce y est mise admirablement en valeur. Ici, il est bien plaisant de déchiffrer cette grande pelle en argent ciselé et gravé, confectionnée aux frais des « Nations de Bruxelles » et qui aurait dû servir (pour les collectionneurs, il n'en fut heureusement rien) à l'enlèvement de la première pelletée de terre lors de l'inauguration, en 1698, des travaux de creusement du canal vers la Sambre. Là, on s'attarde, les yeux et l'esprit amusés par les

plats, les assiettes, les terrines et les soupières en faïences polychromes de Bruxelles, décor sur émail, que la manufacture de Philippe Mombaers réalisa au XVIIIe siècle en s'inspirant de tous les éléments du potager et de la basse-cour. Son imagination débordante, son succès, car le goût de la belle faïence se substitue de plus en plus au luxe ruineux de l'orfèvrerie, suscitèrent des envieux au sein même de sa famille. Son gendre, Jacques Artoiset, installe rue de la Montagne une fabrique concurrente à celle de la rue de Laeken. Il débauche les ouvriers de son beau-père et réalise des décors de

rocaïlle, des chantournements, des arabesques, utilise des vermillons, des pourpres, des bleus et des verts de cuivre si semblables à ceux mis à la mode par Philippe Mombaers, qu'il est bien difficile, quelquefois, d'attribuer une œuvre avec certitude.

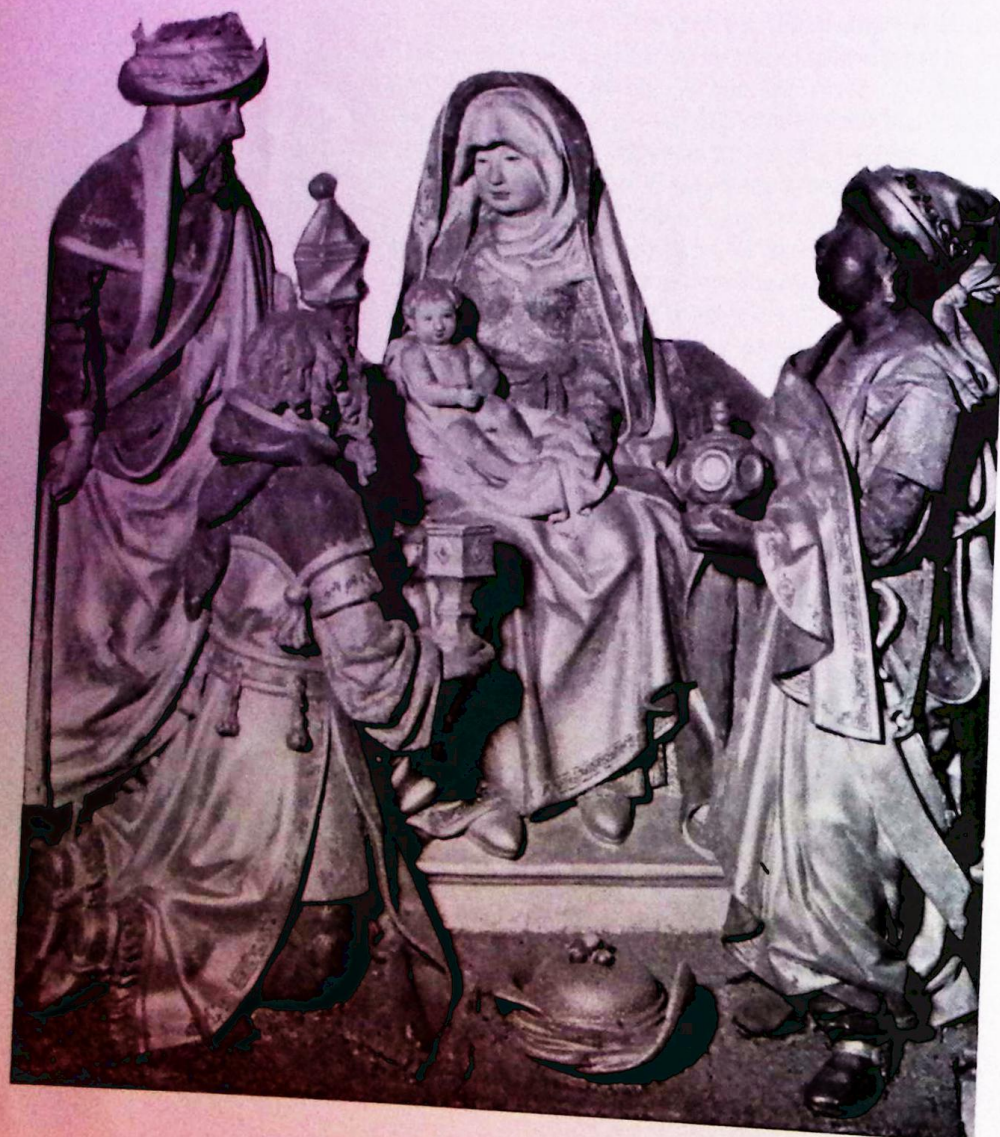
En 1786, une manufacture de porcelaine, la manufacture de Monplaisir, s'installe à Bruxelles. Trente-six ans plus tôt, un potier lillois a fondé, à Tournai, une fabrique produisant des porcelaines tendres d'une grande finesse. Bruxelles produit, pour la première fois en Belgique, de la porcelaine dure, semblable à la porcelaine chinoise,

Faïence de Bruxelles du XVIIIe siècle. Manufacture Philippe Mombaers. Soupière couverte, décor polychrome rocaïlle, à la draperie.



Grand bol. Porcelaine bruxelloise du XVIIIe siècle. Manufacture Monplaisir. Décor intérieur : gros bouquet de fleurs polychromes, bordure à ornements or et guirlande de roses polychromes. Décor extérieur : ceinture de feuillages vert et or et bordure identique à celle de l'intérieur.





Retable de Saluces, ateliers bruxellois (début du XVI^e siècle) détail de la partie sculptée. Adoration des Mages (voilet droit).

grâce à l'emploi du kaolin, dont un gisement a été découvert, en 1768, à Saint-Yrieix, en Limousin. Services aux décors de bouquets et de branches fleuries, devenant, sous l'Empire, motifs surchargés d'or, rayonnant de palmettes ou empruntés à l'Antiquité, ensuite paysages que l'époque Louis-Philippe qualifiait d'aimablement romantiques, ainsi suit-on dans les vitrines du Musée communal l'évolution d'un métier, qui exigeait de ses arti-

sans une très grande habileté. Deux services surtout ont une très grande valeur. L'un, dit « aux Oiseaux » dû à Louis Cretté, dont le motif central entouré d'une guirlande dorée, est emprunté à l'ouvrage célèbre de Buffon ; l'autre, absolument intact, est surnommé « des Vices et Vertus », chaque appellation étant illustrée par un animal peint en bistre sur une porcelaine d'un blanc très pur.

UN COURONNEMENT DE CARRIÈRE

Un des murs de la Salle des Céramiques est recouvert de magnifiques tapisseries bruxelloises du XVI^e siècle : « La Légende de Tristan et Iseult » et « La Légende de Notre-Dame du Sablon ». Les quatre « suites » composant cette dernière furent tissées d'après les cartons de Bernard Van Orley sur le thème du retour à Bruxelles de la statuette miraculeuse de la

Vierge, dont le transfert solennel, en 1348, à l'église du Sablon donna naissance à la procession de « l'Omme-gang ». Lors de la vente, en 1963, de la collection Astor à Londres, Mademoiselle Brunard fut chargée de tenter d'acquérir le panneau central et le tiers droit de la seconde tenture, dont le tiers gauche décorait déjà un des cabinets échevinaux de l'Hôtel de Ville. (Voir n° 1 de janvier 1964 de « Brabant Tourisme »).

— Retrouver ces panneaux et pouvoir reconstituer une pièce de ce magnifique ensemble commandé à nos ateliers bruxellois par François de Tassis, maître des postes impériales, fut une de mes plus grandes joies et constitue la chose la plus importante de ma carrière de Conservateur, ne manque-t-elle jamais de souligner.

Et pourtant, la carrière d'Andrée Brunard est déjà longue et fructueuse. Nommée Conservateur du Musée communal en 1947, c'est-à-dire lors de sa dernière réouverture, elle y fut d'abord

Attaché. On lui doit la nouvelle présentation du musée, une monographie-guide, ciselée comme un bijou, réalisée avec sa collaboratrice, Madame Claire Lemoine (1), ainsi que différentes études très fouillées. Elle ne s'en cache pas, découvrir des objets, manipuler des pièces de collection, demeure son plus grand bonheur. Aussi, a-t-elle un regret : ne pas disposer de suffisamment de temps pour se consacrer davantage au travail scientifique et aux indispensables contacts extérieurs. Mais cela, c'est le mal dont souffrent l'ensemble de nos Conservateurs, auxquels incombe toute l'administration de leur musée.

Malgré sa tâche harassante, il n'empêche que le Conservateur du Musée communal ait des projets nombreux. Surtout pour le moment où de nouveaux travaux de restauration auront pu être effectués dans les salles du rez-de-chaussée et du second étage. Là, laissons-lui son secret. Gageons toutefois que nous découvrirons avec

une surprise amusée et nouvelle, dans la salle qu'on lui destine, la fabuleuse garde-robe de notre « plus vieux bourgeois de Bruxelles ». Gérôme Duquesnoy, dont le fils allait devenir un des chefs de file de la sculpture baroque, se douta-t-il, lorsqu'il exécuta, en 1619, une amusante statuette de bronze en remplacement d'une figure de pierre, que des princes, des militaires, des artistes, des associations sportives et folkloriques, la combleraient d'honneur et de distinctions ? Certainement pas. Il avait simplement voulu en faire un symbole d'insouciance et de fantaisie. Mêlé à tous les événements de Bruxelles, heureux ou dramatiques, c'est cependant parce que Manneken-Pis incarne l'esprit frondeur, l'humour et le courage des habitants de sa ville, qu'il leur demeure si cher.

(1) Monographie-guide du Musée communal de Bruxelles, illustré de deux quadrichromies et de septante-deux reproductions monochromes, vendu au prix de F 50.— (en français avec résumé anglais ; en flamand avec résumé allemand).



Tête d'ange, en bois doré (XVIII^e siècle)



Le Marché des Orientaux (appartient à M. André Martin, à Bruxelles)

Amédée Lynen

imagier brabançon

par Albert GUISLAIN,
de l'Académie

Il était une fois...
Décidément, il nous paraît impossible de commencer un essai de biographie d'Amédée Lynen d'une autre manière... Que voulez-vous? Rien qu'à prononcer ce nom, rien qu'à l'évoquer, la silhouette de l'artiste qui l'a si gentiment porté, les souvenirs qui vous emplissent la mémoire prennent aussitôt des aspects de légende... Pour ce qui est du décor, on se trouve soudain transporté, comme par l'effet d'un sortilège, en plein cœur d'un passé de rêve... Architectures italo-flamandes...

Pignons à gradins... Fenêtres à meneaux... Lourdes portes ceinturées de fer... Et dans le même temps, des centaines de personnages, grands comme l'ongle, accourent, en rangs serrés, pour compléter l'illusion... Hommes d'armes, la hallebarde sur l'épaule ou la rapière au côté... Grands seigneurs, bottés de cuir et chapeautés de plumes... Bourgeois aux amples manteaux... Reitres, mendiants, manants et gens de métier... Ils sont là, tous, avec leurs compagnes, gentes dames vêtues de velours, accortes commères en bon-

net de linge ou de dentelle, ribaudes aux jupons étoffés, aux fichus bariolés... Bref, c'est comme une ville qui serait descendue toute entière dans la rue, pour illustrer et animer quelque conte de jadis.

Il était une fois un imagier... Et veuillez le croire! ... Cette « fois » est unique. Elle ne se reproduira plus. Si simple que soit l'histoire que nous allons vous raconter, elle est proprement exceptionnelle. Car il ne fut guère d'existence plus paisible que celle de cet imagier là. Mais il se trouvait

qu'une fée, sans doute, avait son protégé de plusieurs qualités. La conjonction se révéla très heureuse. Non seulement l'homme fut utile à son pays, mais l'on peut affirmer, sans se tromper, que l'attachement qu'il éprouva pour son terroir, fut égal à celui qu'il nourrissait pour son art. De plus, il était modeste, simple et bon. Fêré d'indépendance, il ne compta jamais que sur lui-même pour pourvoir aux besoins de sa famille. Enfin, sa vie durant — et elle fut longue, puisqu'il dépassa quatre-vingt-cinq ans — il conserva toujours son optimisme et sa bonne humeur. Pour le reste, nous laisserons à chacun le soin de décider de la place qu'il y aura lieu de réserver à ce peintre, parmi les artistes de son temps. A nos yeux, Lynen fut, en tout cas, un maître. Un maître dans le genre qu'il avait choisi. C'est d'autant moins contestable qu'il y est demeuré sans égal.

Il était donc une fois un imagier, qui naquit à St-Josse-ten-Noode, et qui ne

franchit la ligne des remparts, sinon pour se trouver plus près encore du cœur de la bonne ville de Bruxelles qu'il ne cessa point de chérir. On aurait cru qu'il avait besoin, pour vivre, du rythme de la cité et que cette sorte de respiration s'accordait, d'une façon parfaite, avec la sienne. Aussi, une fois fixée sa vocation, il ne s'éloigna jamais beaucoup de sa terre natale. Comme depuis sa plus tendre enfance, il avait éprouvé un penchant pour la mer et les bateaux, sa villégiature préférée — et pour ainsi dire la seule — demeura le Doel où, lorsque l'envie lui prenait, il courait s'emplir les poumons de l'air du large. Cette attirance l'inclina même à penser, au début, qu'il avait en lui l'étoffe d'un mariniste. Au sortir de l'Académie où il suivit, pendant un temps, les cours de Paul Lauters, les premières toiles qu'il brosa sur les bords du fleuve se révélèrent, paraît-il, d'une excellente qualité. A ce point, que Théo Hannon, le poète des « Rimes de Joie », qui avait pour

lui de l'amitié, l'appela un jour « Le Chantre délicat de l'Escaut ». Lynen ne persévéra pourtant pas dans cette voie. Quant aux voyages, ils le laissèrent assez indifférent. Il se rendit, un jour, à Bruges, dans le but de s'y documenter pour « une commande ». Par la suite, il y retourna à plusieurs reprises, lorsqu'il eut formé le projet d'illustrer les « Contes flamands » et « Thyl Ulenspiegel » de Charles Decoster, il ajouta Damme, l'Ecluse, Ypres, Furnes et Lisseweghe à ses itinéraires, pour mieux entendre chanter la « Mère Flandre ». Pourtant, il ne fut jamais tourmenté par le désir de s'y installer. Les pays étrangers ne l'attirèrent pas davantage. En revenant d'un bref séjour au Pays de Guillaume Tell, on entendit de lui une réflexion qui est à la mesure de son humour: « Sans ses montagnes, la Suisse serait un pays bien plat ». Par ailleurs, il ne se sentait guère d'affinités non plus avec Paris. Pour se justifier, il prétendait, en riant qu'il ne pardonnait pas à

Le fils prodigue (appartient à M. Albert Guislain, Bruxelles).





Le cochon indiscret (appartient à M. et Mme. Denève, Bruxelles).

Louis XIV d'avoir permis à Villeroi de bombarder la Grand-Place.

On l'entend! Notre imagier était, ce qu'on appelle, un « drôle de corps ». Fils d'un professeur de grec et de néerlandais, qui s'était fait, en outre, journaliste et correcteur d'imprimerie pour nourrir une nichée de quatre enfants, Amédée dut songer très tôt à gagner lui-même sa « matérielle ». Pour y parvenir, il fit ses débuts en qualité d'apprenti typographe. Puis, comme il dessinait facilement, on le mit à la gravure sur pierre. On le chargea, ensuite, de composer des affiches. En un mot, il pratiqua tous les métiers qui touchaient à la publicité, comme à l'imprimerie. Un jour, deux de ses activités l'emportèrent sur toutes les autres, parce que, au fond, il les avait dans le sang. A trente ans, il pouvait se considérer comme un aquarelliste accompli et un parfait illustrateur.

Son tempérament et son état se chargèrent de modeler la physionomie de sa carrière. Il resta pendant toute sa vie un artisan. Gai luron, on l'aimait comme un camarade d'atelier, pour son esprit, pour son entrain, pour sa bonhomie sans apprêt. Il crayonnait à

l'établi en fredonnant des chansons gaillardes, et il racontait volontiers des plaisanteries, avec cet accent du « bas de la ville » qui lui collait à la langue. Bruxellois, il l'était jusqu'à l'os. Son ironie, son esprit farceur — on dit, ici « zwanzeur » — trahissaient ses origines. Positif, réaliste, il ne supportait pas qu'on cherche à lui en imposer. Tout en jugeant les hommes et les choses à leur aune, il en apercevait d'abord l'aspect cocasse des uns et des autres. Il s'empressait alors de le souligner d'un trait, sans outrance, sans aller jusqu'à la caricature, comme sans jamais se départir de la plus compréhensive des indulgences. Il restait ainsi dans la « tradition » car telle est bien l'essence de « l'esprit du terroir ». Il s'y ajoute de temps en temps, un zest de trivialité qui ne lui va pas plus mal, après tout, que la gauloise à l'esprit français.

Ah! Certes! Tous ceux qui l'ont connu vous le diront. Lynen, c'était un « type »! Et l'on ne sait trop si, lorsqu'il a esquissé la silhouette de « Kaekbroeck » Léopold Courouble n'a pas songé à lui, comme plus tard, Fonson et Wicheler se sont souvenus du « personnage » lorsqu'ils ont campé leur

« Beulemans ». Il était toujours prêt à s'amuser, et en s'amusant, à divertir la galerie. Car sa tâche accomplie, tel l'ébéniste ou le plombier-zingueur, il adorait d'achever ses soirées au café, en jouant au whist ou à l'écarté, devant une « demi-gueuze » ou un « lambic au tonneau ». On l'a compté parmi les fondateurs de « l'Essor », un cercle qui respectait la personnalité de chacun et où chacun jouissait de la plus entière liberté. Les déclarations de principes, les discussions n'étaient pas de nature à lui plaire. Et les « chapelles » encore moins. Lorsque certain conflit jeta la discorde entre « les Anciens et les Modernes », au point de provoquer la dissidence qui devait aboutir à la formation du « Cercle des Vingt », Amédée ne se laissa pas circonvenir par les insurgés. Les mots d'ordre l'exaspéraient et il ne supportait aucun joug, aucune sujétion. Plus tard, il accepta d'entrer à « Pour l'Art », parce que là, également, il savait qu'on ne lui « aurait pas mis le grappin dessus », pour reprendre une expression chère à Cézanne. En dehors de cela, il ne manquait pas une réunion, pas une partie de plaisir, pas un banquet. Avait-on besoin d'un programme, d'un prospectus, d'un dessin de costume, on le savait: il n'y avait qu'à le demander à Amédée. On ne faisait jamais appel, en vain, ni à son obligeance, ni à son bon vouloir.

A ce propos, il demeurait plusieurs points d'histoire à éclaircir. On a souvent fait allusion à sa collaboration au « Diable au Corps ». Mais jusqu'ici, on s'était borné à des généralités. A croire que les sources d'information étaient perdues. Par bonheur les biographes d'un autre « drôle de pistolet », le peintre, Léon Dardenne, qui, quoiqu'il soit cadet d'une quinzaine d'années, fut intimement lié avec lui, ont pris la peine de retourner aux sources et de fouiller les archives [1]. Leurs efforts

[1] Léon Dardenne, Peintre de la mission scientifique du Katanga, par E. J. Devroey et C. Neuhuys-Nisse.

ont été largement récompensés. Les chercheurs ont, en effet, rétabli, en comblant une regrettable lacune, l'œuvre de « Diable au Corps » a été, en premier lieu, un journal fondé par un bouquiniste facétieux du nom de Charles Vos. Cette feuille eut d'abord ses bureaux rue de l'Impératrice. Puis, elle émigra rue de la Violette, pour demander asile, ensuite à la « Mère Moreau », rue de la Tête d'Or. Enfin, elle alla se fixer à l'étage du « Cabaret flamand », 12, rue aux Choux. Charles Vos qui avait le sens de la publicité, prit le soin de se faire doubler à Paris. Son correspondant n'était autre que Georges Auriol, le secrétaire du « Chat Noir ». Bonne référence, en effet!... Pour rester dans la note, un revuiste — Gustave Jonghbeys — exerçait les fonctions de secrétaire de rédaction. Quant à Amédée Lynen, il fut gratifié du titre d'illustrateur, titre qu'il s'employa toujours à mériter largement. Comme bien on le pense, pour soutenir cette petite phalange, il fallait un bailleur de fonds. C'était Alphonse Lemesre, un parfumeur et marchand de savon saint-gillois, qui avait ses installations non loin de la Porte de Hal.

Tout cela aidera, sans conteste, à reconstituer l'atmosphère qui régnait au n° 12 de la rue aux Choux. Il est gros à parier que l'on ne s'y ennuyait mie...

Certain soir que ces joyeux compères avaient tenu leurs assises, « pour changer », dans une taverne de la rue des Bouchers, l'un d'entre eux posa une question qui eut l'heur de réjouir tout le monde, car tout le monde avait, en secret, caressé le même projet. Pourquoi ne pas ouvrir un établissement, genre « Chat Noir » à Bruxelles? En plein centre. A deux pas de la Gare du Nord. A quelques encablures de la Bourse. Les rapins et les étudiants lui fourniraient un fond de clientèle et il était à espérer qu'ils montreraient le chemin aux bourgeois. Pas de doute, avec un peu d'imagination et de chance, on s'en tirerait. Aussitôt dit, aussitôt fait! On décida d'arrêter les frais du côté du journal. Pour être à même de consentir quelques sacrifices du côté du cabaret. C'est ainsi que la feuille de Charles Vos annonça dans son treizième numéro — le dernier, celui qui

portait la date du 1^{er} avril 1895 — l'inauguration du « Diable au Corps » — le cabaret par excellence, « le seul, le vrai, l'unique » — pour le 20 avril suivant. Pendant deux ans, cette petite « boîte » — c'en était une dans le sens le plus gothique du terme — connut la toute grande vogue et elle reçut la visite du « gratin » de la capitale... Sous le règne de Ramsès II, un limonadier du style « Rodolphe Salis » le plus pur... En 1898, la compagnie se transporta Grand-Place, à la Maison de l'Etoile. Elle entraînait dans son sillage le « Gustave Doré brabançon » dont elle n'aurait guère pu se passer. Pour monter une revue, pour organiser un spectacle d'ombres, qui donc eut été capable de le remplacer?

Non seulement, il jouissait de la sympathie de tous, mais son talent ne fut jamais contesté par personne. Lynen avait entrepris de divertir ses contemporains et à aucun moment, ceux-ci ne se lassèrent des divertissements qu'il décidait de leur offrir. Van Gogh, le grand Van Gogh fut parmi les premiers à signaler la virtuosité de ses dessins. Ils sont drôles, spirituels et témoignent d'une grande habileté, écrira-t-il à son ami Van Rappard. Et il poursuivra en ces termes: « Ce Lynen sera probablement toujours un homme pauvre, même s'il est probable qu'il soit un homme très actif d'une vaste produc-

Premier au rendez-vous (appartient au Musée communal d'Ixelles).



tion et qu'il le devienne toujours davantage... ». Vincent n'en a pas dit plus, mais ces quelques mots indiquent bien qu'il avait de l'estime pour ce confrère dont les ambitions n'avaient certes rien de comparable avec les siennes, mais qui travaillait avec persévérance et qui y mettait tout son cœur.

Dans le même ordre d'idées, il est un fait frappant, et l'on en saisira sans peine la portée. Les meilleurs critiques belges se sont penchés sur les petits chefs-d'œuvre d'Amédée Lynen et — chose extraordinaire — tous leurs jugements ont été concordants. Avec son lyrisme coutumier, Camille Lemonnier vante les qualités du dessinateur. Georges Eeckhoud n'est pas moins élogieux et il traduit son emballlement en des termes aussi enthousiastes qu'affectueux. Pour ce qui est de Gustave Van Zype, on penserait volontiers, peut-être, qu'il n'y avait pas de place pour ce funambule dans les admirations du dramaturge austère à qui l'on devait « Les Etapes » et « Les Liens ». Eh bien, ce serait une grossière erreur! Van Zype s'est découvert des trésors de tendresse pour cet amu-

seur qui, du bout de son crayon, traçait avec une si grande facilité, des scènes de la vie de tous les jours, en les transposant et en les habillant à la mode de jadis. Et quelles jolies pages il nous a données, après avoir fait visite à Lynen qui avait alors son atelier chez une « verdurière » de la rue des Alexiens, à quelques mètres de l'Eglise de la Chapelle où reposent les cendres de Bruegel le Vieux. Pour ce qui est d'Emile Verhaeren, ses appréciations n'ont pas été moins chaleureuses que celles de ses confrères. Aussi, en ajoutant à ce florilège, l'excellente biographie signée par feu Raoul Ruttiens, composerait-on un « Lyneniana » du plus noble goût. A la condition expresse, cependant, de donner à l'ensemble, comme préface, un article de Maurice Sulzberger, reproduit dans ses « Profils perdus ». Cet article contient un portrait d'une ressemblance saisissante.

Nous ne résisterons pas au plaisir d'en citer l'essentiel, car c'est « Amédée craché » (comme il l'aurait dit lui-même dans son pittoresque langage). « Amédée? Qui, à Bruxelles, ne le con-

naît pas? On est réjoui en qu'à le voir: propre, faraud, débilement dans ses yeux d'Ulenspiegel, le chapeau melon incliné sur l'oreille, le nez à la fois débonnaire et cassant, la pipe vissée entre la moustache, la brosse et cette lèvre de bonté qui, dix fois par minute, se creuse sous le rire; en avant des joues empourprées, pleines, rasées de frais le nez trop gros pour avoir une forme, rose et reluit. Solidement planté sur ses courtes jambes, l'homme a dans son allure de petit bourgeois artiste, quelque chose de cordial, de bouffon et de vaguement solennel ».

Le coup de fusain transparait, n'est-ce pas, sous ces phrases assemblées un tantinet à la diable? Mais on le sent: c'est du direct, de l'instantané. De l'observé sur le motif. Où Sulzberger s'est-il rendu pour épier les traits de son modèle? « Au Compas », rue de la Montagne? A « l'Hulskamp », dans les Galeries St-Hubert? Chez Lynen lui-même? Rue de la Roue, rue des Alexiens ou rue Van Artevelde? Est-ce peut-être chez Merckx? A la salle d'armes de la rue Fossé aux Loups ou

de la rue du Marais? Il ne le dira probablement plus personne. Mais ce que Victor Boin l'a rapporté avec une verve bien divertissante — c'est que le peintre ne cessa pas de faire de l'escrime jusqu'à son dernier souffle... Il terrailait avec la fougue de d'Artagnan et de ses immortels compagnons. De là, certainement, sa passion pour les spadassins de tout poil, qui ont foisonné sous sa plume. Il en est des dizaines. Fringants, agressifs, batailleurs, ils ressemblent à des coqs de combat.

Que subsiste-t-il de l'œuvre de ce virtuose? L'exposition rétrospective organisée en mars 1966 sous les auspices de la Commune de St.-Josse-ten-Noode et par les soins de son archiviste, Mlle du Jacquier, en a rassemblé le meilleur. Cela ne signifie pas pour autant qu'elle l'ait épuisé, car Lynen dessinait comme il respirait. Ses vignettes sont innombrables et il en existe encore un bon nombre chez des particuliers qui ne se sont pas manifestés jusqu'ici. Mais sur ce que l'on en a montré, on est en droit d'affirmer que la plupart de ses aquarelles ont con-

servé toute leur fraîcheur. Sans doute, l'optique s'est-elle modifiée depuis la fin du siècle dernier. Pourtant, les menues historiettes, les anecdotes gentiment contées par cet enchanteur et qu'il situe, souvent, sur des horizons brabançons, n'ont rien perdu de leur saveur. Elles ont égayé les visiteurs d'aujourd'hui comme elles avaient divertis ceux de naguère. Les thèmes que ce prince des fantaisistes a traités sont extrêmement variés. Il a, de plus flâné à travers l'histoire, passant du Moyen Age au XIXe siècle, revenant sur ses pas pour s'arrêter au XVIe et faisant des bonds en avant, pour musarder aux entours de la révolution de 1830. Il s'est complu aussi à « typer » ses contemporains et l'on n'oubliera pas que le paysagiste n'était pas mort en lui, puisqu'il a, notamment, dessiné deux cents cartes postales, reproduisant les principaux sites de Bruxelles et du Brabant, pour la Maison Delacre. Rien de tout cela n'est indifférent, dirait-on. Assurément! Ne fut-ce que du point de vue documentaire. Mais la part étant faite aux travaux utilitaires, aux improvisations de circonstance,

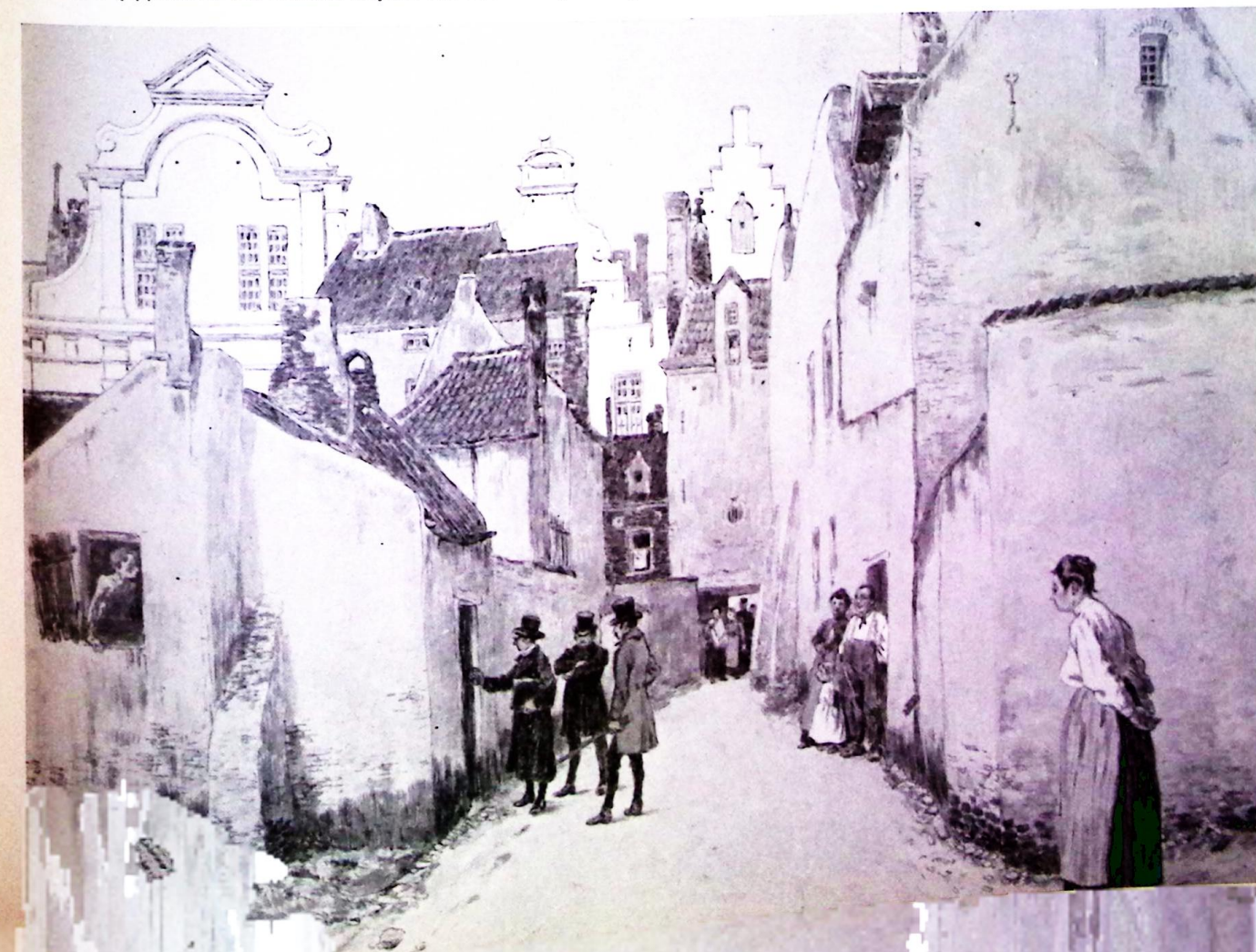
aux bambochades de commande auxquelles l'artiste lui-même n'aurait attaché qu'une importance minime, que reste-t-il dans le fond du creuset? Eh bien, il semble qu'il faille retenir, en premier lieu, les « illustrations », auxquelles il importe de réserver une place à part. Elles ne se limitent pas au « Contes de la Bonne Trogne » et à « l'Ulenspiegel » de Charles Decoster. Elles rehaussent des volumes comme « La Cité ardente » et « Les Vertus Bourgeoises » d'Henri Carton de Wiart, des ouvrages comme ceux que Lynen écrivit, en collaboration avec Théo Hannon, « Une Messe de Minuit », « Au Pays de Manneken Pis », « Noël fin de siècle » et ses contes à lui, puisqu'il prétendait avoir un joli brin de plume à son pinceau: « La vie de Benjamin Rozes », « Une œuvre de Maîtrise », « La Flèche d'Or » « Le Jacquart de la Tour du Pré Rouge ».

Enfin, il y a ce que nous nommerons « les planches à sujets ». C'est-à-dire la série des compositions où cet humble philosophe s'est exprimé tout entier. Sans avoir l'air d'y toucher. Sans jactance. Sans fanfaronnade.

Place aux jeunes.



L'Huissier (appartient aux Musées Royaux des Beaux-Arts, Anvers).



Mais avec une extrême sensibilité. Lynen savait exactement ce que les apparences de drôlerie cachent parfois de mystère, de souffrances, d'inquiétudes. Il se gardera de trop insister. C'est à nous qu'il appartiendra d'aller à sa rencontre et de comprendre... Il suggère, plus qu'il n'exprime... Et quand il exprime, il le fait avec réserve, avec précautions.

Voyez, par exemple, « Premier au rendez-vous ». Un homme est là. Il grelotte sous sa houppelande. Les pieds dans la neige. Qu'attend-il? Une belle qui ne viendra point, parce qu'elle redoute les frimas? Un adversaire qui n'est pas pressé d'en découdre? Un complice qui lui prêterait main-forte pour commettre un mauvais coup? Nous n'en saurons pas davantage que le passant qui a, tout à l'heure, observé le croquant du coin de l'œil et qui s'est demandé ce que, par cette froideur, il faisait, seul au pied d'une po-

terne et d'un escalier... Et cette autre saynète intitulée sèchement « l'Huis-sier ». Des voisins qui chuchotent, regardent, debout, sur le pas de leur porte. Une commère, curieuse de savoir, s'est avancée au détour de la venelle. Elle observe l'officier ministériel ainsi que ses acolytes. Que va-t-il se passer encore dans cette triste demeure? Est-ce le début, est-ce la fin d'un drame? Et qu'y a-t-il à « saisir » chez ces pauvres hères dont on connaît visiblement à la ronde, l'affreuse détresse?... Et ce « Retour de l'Enfant prodigue »? Est-il assez poignant? En rentrant dans son village natal, au crépuscule, « l'exilé » battra sa coulpe, c'est sûr. En attendant, c'est le moment des humiliations. Dépenaillé, presque en haillons, il avance, en s'appuyant sur son bâton, pour garder une contenance, et aussi parce qu'il ne se sent pas très ferme sur ses jambes. Ses « amis et connaissances » le considèrent. Et si le rouge de la honte ne

lui monte pas au front, est qu'il a beaucoup souffert...
Moins graves, moins terribles, ces images ci: « Le Cochon secret » aurait pu tout aussi bien s'intituler « l'Eternel printemps ». Sous ses dehors salaces, le spectacle recèle tant de vérité, qu'il n'est pas besoin de s'étendre davantage. Et cet apologue biblique: « Suzanne et les vieillards » est-il, lui aussi, assez « existentiel »? Pour ce qui est du « Marché des Orientaux », il s'agit d'un exemple caractéristique de l'imagination débordante de son auteur. Quant à « Place aux Jeunes », nous ne croyons pas qu'il faille l'entourer de bien longs commentaires. Lorsqu'en 1933, Lynen a quitté ce monde, les « buildings » avaient fait leur première trouée. Le massacre du « Vieux Bruxelles » auquel toutes les fibres de son être attachaient le vieil homme, commençait...
Il était une fois un imagier...

Suzanne et les vieillards (appartient à Mme. Labbé-Goossens, Bruxelles).



Le Brabant et les jeunes

voir début page 2

achat et diffusion de documents; organisation de rencontres, de journées d'études, de séances d'information; participation à des congrès ou colloques pouvant amener à une meilleure compréhension des problèmes. En outre l'aide et la collaboration sont prévues: ces activités comportent une assistance financière ou matérielle pour des manifestations isolées en faveur de la jeunesse (spectacles, semaines d'études, manifestations culturelles, etc.); le prêt de courte ou de longue durée d'équipements techniques (moyens audio-visuels, livres, matières ou fournitures, etc., le matériel restant néanmoins toujours propriété de la Province); l'intervention dans les frais d'une programmation d'ensemble (séries de manifestations, exploitation de locaux, utilisation durable d'équipements acquis par les organismes, etc.); et aussi l'assistance, complémentaire aux subsides de l'Etat, à la première installation de clubs et de maisons de jeunes.

En effet, les promoteurs de ces initiatives doivent attendre au minimum un an avant de remplir toutes les conditions imposées par l'Etat pour bénéficier des subventions réglementaires. C'est cette période difficile que nous tâchons de leur faciliter, en les aidant financièrement, matériellement et moralement pour que l'action entamée puisse être menée à bonne fin.

Q.: « Avez-vous d'autres moyens d'action ? »

R.: « Des installations sont mises à la disposition, dans la mesure du possible, de diverses organisations assistées.

Ces installations comportent des bâtiments équipés ou en voie d'équipement: rue de l'Enseignement à Bruxelles, au domaine provincial d'Huizingen (locaux de l'auberge de jeunesse), vraisemblablement dans un délai assez bref un bâtiment situé rue de l'Etuve à Bruxelles; enfin, le domaine provincial Abbaye d'Heylissem à Opheyliissem.

Q.: « On a beaucoup parlé déjà de ce nouveau domaine provincial. Où en est-il ? »

R.: « Ce domaine provincial, où d'importants travaux sont en cours, est appelé à devenir un centre de démonstration, d'expériences et de formation de cadres. Il doit à l'avenir offrir à tous un éventail complet de possibilités, tant pour les réalisations provinciales du Brabant (Service provincial de la Jeunesse, Cours normaux provinciaux techniques pour Educateurs, Ecoles provinciales, etc.) que pour celles de groupes qui souhaiteraient en utiliser les locaux et équipements.

Il doit, une fois achevé, offrir des possibilités pour des activités manuelles, intellectuelles et de plein air pour toutes les catégories de jeunes, c'est-à-dire enfants, adolescents, jeunes moniteurs et instructeurs, jeunes organisés et jeunes inorganisés.

Sans aucune restriction, le camping, le scoutisme, l'initiation à des techniques particulières, la formation d'animateurs, la cure d'air ou la colonie de vacances doivent y être possibles. Cette énumération est exemplative et non limitative.

On pourrait s'étonner que les travaux d'aménagement aient été longs et difficiles mais il a fallu tenir compte de l'annalité du budget provincial réservé à cet effet et ceci explique cela.

Dès maintenant, et dans le but de susciter parmi les jeunes de la région le courant d'intérêt pour des activités qui leur étaient jusqu'à présent restées étrangères, une maison modèle de jeunes a été installée dans l'enceinte du domaine et sera officiellement remise à l'association locale Club des Moins de 20 ans, lors de la cérémonie d'inauguration du 17 septembre 1966.

Q.: « Voilà une bonne nouvelle et du concret. A présent, Monsieur le Député permanent, je vais aller droit au but: la politique brabançonne pour les jeunes est-elle paternaliste ou vise-t-elle à les associer à ses réalisations ? »

R.: « La question est extrêmement délicate car il semble, à la lumière des dernières informations réunies au

cours de réunions d'experts et de par les renseignements recueillis auprès de conseils de jeunes déjà constitués que, si la consultation de la jeunesse à propos des questions qui l'intéressent directement est indispensable, en revanche son association à l'action doit donner lieu à de sérieux mécomptes. Cette opinion paraîtra peut-être quelque peu désabusée, mais la désaffection des jeunes pour l'engagement, constatée par la plupart des spécialistes objectifs, amène à penser qu'une véritable représentation du milieu social constitué par la jeunesse reste difficile.

En effet, la disproportion est énorme entre les structures des mouvements engagés et celles des organisations non engagées; dans les structures, les premiers l'emportent largement, alors qu'en réalité ce sont les seconds qui, par leur importance quantitative et par l'intérêt qu'y portent les jeunes, conditionnent les phénomènes de la vie sociale moderne.

Quant aux jeunes qui ne sont affiliés à aucun organisme, ils sont légion et les nécessités de leur formation ne peuvent être ignorées. Une vue réaliste de la situation actuelle (si l'on envisage la participation de la jeunesse à l'élaboration d'une politique en sa propre faveur) oblige à constater qu'ordinairement, ses représentants « politisent » leur intervention au sens le plus restrictif du terme.

Sans préjuger du futur, il faut donc prêter une attention extrêmement vigilante à cet état de choses et adopter en toute liberté d'esprit les mesures propres à y remédier.

Cette dernière réponse de Monsieur Rowie nous a laissé rêveur. Elle dénotait, semble-t-il, dans la bouche de notre Député permanent, une certaine amertume. Craint-il d'être déçu? Nous n'avons pas osé lui poser cette question.

C'est sur vous, jeunes Brabançons que nous fondons tous nos espoirs! Mais il n'y a pas que les jeunes. Il y a également, et c'est très important, les parents des jeunes. Sont-ils tou-

Le Brabant et les jeunes

suite de la page 55

jours suffisamment informés des initiatives de l'Etat, des provinces, des communes et des organismes privés en faveur de leurs enfants ? Nous ne le pensons pas.

Une série d'activités touristiques ont été créées à l'intention des jeunes. Notre jeunesse 1966 est certainement très avide de paix et révoltée contre toutes les guerres. Voyageant de plus en plus, souvent très mal, les jeunes de 1966 apprennent cependant à connaître des habitants d'autres nations, aux autres coutumes, aux autres mœurs. A force de contacts, nos jeunes touristes foulent au pied des vieux concepts de nationalisme étroit.

1967 sera l'année internationale du Tourisme. Notre commissaire général au Tourisme, M. Arthur Haulot, nouveau président de l'Union Internationale des Organismes Officiels du Tourisme, a le périlleux honneur de mettre en œuvre cette décision de l'U.I.O.O.T. « Tourisme, passeport pour la paix » sera le slogan qui sera employé pour attirer l'attention permanente du public belge. Le thème même de cette manifestation qui commence dès octobre 1966 pour durer jusqu'à fin 1967 devrait retenir l'attention de toute notre jeunesse brabançonne. Jeunes touristes, soyez des ambassadeurs de la paix à travers le monde. N'est-ce pas une mission exaltante que nous vous proposons ?

A OVERYSE, en Brabant,
pays de la Treille,
et en souvenir de la famille
SOHIE



Le Raisin de chez nous

Aug. Brasseur-Capart.

Le joli raisin
Pend, en grappes sous les treilles,
Serré comme des abeilles
Formant un essaim

Sa succulente chair, sous le soleil se dore;
Mais puisque le soleil, souvent boude chez nous,
A l'abri de la serre, il trouve toujours l'« Août »
Et s'y colore

Le joli raisin
Pend, en grappes sous les treilles,
Serré comme des abeilles
Formant un essaim

Aux flancs de nos coteaux, en des villes de verre,
Sur l'éclat de son teint, le raisin rouge ou blanc
Jette un loup de velours et se gonfle du sang
De notre terre.

Le joli raisin
Pend, en grappes sous les treilles,
Serré comme des abeilles
Formant un essaim.

Mais il faut le cueillir. Présenté sur la table,
Il est un fruit royal. Et si j'en crois Papa,
Lorsqu'on en fait du vin, il n'en deviendrait pas
Moins délectable.

Fêtons aujourd'hui,
Le raisin joli
Issu de nos serres.
A sa gloire, amis,
Remplissons nos verres.

IL EST BON DE SAVOIR QUE ...

...Woluwe-Saint-Lambert aura, cet hiver, sa patinoire à glace

Si nul ne conteste aujourd'hui la vocation européenne du Brabant, en général, et de Bruxelles, en particulier, chacun, en revanche, reconnaît que pour se montrer pleinement digne de ce titre enviable de capitale de l'Europe de demain, Bruxelles se doit de trouver aux multiples problèmes qui résultent de ce choix, tels : la politique des congrès et son corollaire, l'accueil et l'hébergement, la fixation d'un programme cohérent en vue de l'amélioration du réseau routier convergeant vers la capitale, et son pendant, la décongestion des principales artères du centre de la ville, ou encore la propagande et l'équipement touristique, des solutions qui soient à la mesure de ses légitimes ambitions.

Le vaste et délicat problème des loisirs, dans lequel il convient d'inclure toutes les disciplines sportives, n'échappe pas à ces considérations, les heures consacrées à la détente jouant un rôle non négligeable dans la vie de notre société contemporaine. A cet égard, l'ouverture en automne prochain d'une patinoire à glace, présentement en voie d'achèvement dans le complexe sportif « Poseidon », sis, 2, avenue des Vaillants, à Woluwe-Saint-Lambert, comblera une importante lacune. Jusqu'à présent, en effet, Bruxelles était la seule agglomération européenne d'un million d'habitants - région méditerranéenne non comprise - à ne pas encore posséder sa patinoire à glace. Cette situation était d'autant plus paradoxale que conjointement à cet « immobilisme » local, on construisait chez nos voisins - France, Pays-Bas, Allemagne, Grande-Bretagne - de nouvelles patinoires, dont les plus récentes sont, aux Pays-Bas, Tilburg et 's Hertogenbos, et en France Charenton-le-Pont, dans la banlieue parisienne. La plupart, pour ne pas dire, la quasi totalité de ces installations ont d'ailleurs connu un succès très rapide, comme le confirment les 196.000 entrées enregistrées, en 1963-1964, à la

patinoire Molitor à Paris, les 140.000 patineurs recensés à la petite patinoire des Champs-Élysées, les 240.000 visiteurs, dénombrés à la patinoire fédérale de Boulogne-Billancourt, ou encore, aux Pays-Bas, les 375.000 entrées contrôlées à Amsterdam, en 1964-1965, tandis que la nouvelle patinoire de Tilburg saluait déjà son 100.000ème patineur, trois mois seulement après son inauguration officielle. Avant la seconde conflagration mondiale, Bruxelles possédait pourtant trois patinoires à glace. Les aînés se souviendront encore, non sans une pointe de nostalgie, des délicieuses soirées passées chez Van Schelle, au Saint-Sauveur ou encore au Pôle-Nord, ce dernier ayant enregistré pour la seule année de 1938, la moyenne estimable de 780 entrées par jour. Depuis la disparition de ces installations, les Bruxellois, restés fidèles ou simplement désireux de s'initier à ce sport captivant, n'avaient d'autres ressources que d'effectuer le déplacement soit jusqu'à Liège, soit jusqu'à Anvers, qui étaient les seules villes de Belgique à avoir conservé contre vents et marées, une patinoire à glace. Indépendamment de ces considérations, un autre motif militait en faveur de l'aménagement sans délai d'une patinoire à glace au cœur même de l'agglomération bruxelloise. Le récent développement des classes dites de neige a placé le problème des sports d'hiver au premier rang de l'actualité sportive. Sait-on que la commune de Woluwe-Saint-Lambert compte à elle seule plus de deux mille enfants et adolescents initiés à la pratique du ski. Ces divers facteurs ont incité l'Administration communale à construire pour l'hiver prochain une piste de ski artificielle sans pour autant négliger les légitimes aspirations des milliers d'amateurs de patinage sur glace que compte dès à présent notre capitale. La patinoire à glace « Poseidon », qui ouvrira officiellement ses portes - sauf cas de force majeure - le samedi 15 octobre prochain et sera gérée par un groupe privé, mesure 56m x 30m et sera, de ce fait, la plus grande qui ait jamais existé à Bruxelles. L'instal-

lation confiée aux soins des Nouveaux Ateliers Lebrun à Nimy, compte environ 20 km de tuyauterie. Construite à l'air libre avec possibilité de la compléter, plus tard, à l'aide d'une toiture amovible, en matériau léger, la patinoire sera éclairée pour les nocturnes et dotée d'installations annexes up to date (local chauffé, boutique, bar-restaurant, vestiaires, service de location de patins, etc...). La patinoire restera ouverte, en principe, jusqu'à la fin du mois de mars. Le prix moyen d'entrée sera de l'ordre de 30,- Frs, par séance de 2 h. Trois séances sont prévues par jour l'une dans l'avant-midi, l'autre, l'après-midi, la troisième, dans la soirée. Enfin, des professeurs qualifiés se tiendront à la disposition des patineurs.

Se greffant sur le complexe « Poseidon », qui comprend déjà 2 bassins de natation (484.694 baigneurs en 1965), une terrasse-solarium, 100 cabines de déshabillage, une tribune pouvant contenir 350 personnes, une buvette, 6 vestiaires collectifs et 2 salles de douches collectives et enfin un vaste hall des sports (40 m. sur 22 m.), d'une capacité de 1.000 à 1.500 spectateurs, et occupé présentement par des cercles de badminton, basket-ball, handball, judo et volley-ball, la patinoire à glace de Woluwe-Saint-Lambert est assurée, dès à présent de connaître les plus hautes destinées.

...A propos d'un coin de Bruxelles

Nous recevons de Mademoiselle Andrée BRUNARD, Conservateur du Musée communal de la Ville de Bruxelles, la lettre suivante, qui fait suite à la parution de l'article « A propos d'un coin de Bruxelles », lettre que nous publions bien volontiers puisqu'elle précise certains points de cet article : « Monsieur le Directeur, J'ai l'honneur de vous signaler que M. Jacques Lorthiois, membre de la Société Royale d'Archéologie, dans son article « A propos d'un coin de Bruxelles » paru dans Brabant n° 4 /

1966 a émis sans vérification, la mention suivante : p. 7, 2^e colonne 1^{er} alinéa 3^e et 4^e lignes - « A la Maison du Roi, on peut voir un tableau attribué, assez légèrement, nous semble-t-il, à Jacques d'Artois ».

Cette œuvre qui a toutes les caractéristiques du peintre dont question, porte, dans le bas à droite, la signature : « Jac d'Artois ».

De plus, s'il y avait eu doute, le cartel n'aurait pas porté uniquement le nom de l'artiste mais celui-ci aurait été suivi du mot (attribué à...).

Veillez agréer,...

... Qu'un Belge a remporté le Prix Europe de Peinture 1966

La route menant de Bruxelles à Ostende est si courte que, quittant à peine la capitale, les villes et les villages aux noms familiers prolongent une sorte de « banlieue idéale » unissant les boulevards bruxellois à la digue ostendaise. Les fastes de la saison d'Ostende ont eu un écho amical à Bruxelles et les échanges entre les deux provinces ont été fructueux autant des points de vues économique et touristique que culturel.

L'Exposition de peinture, tenue cet été au Casino-Kursaal d'Ostende, a groupé les œuvres de trente-six peintres européens sélectionnés par un jury international ayant eu à juger près de quinze cents œuvres provenant de quinze pays afin d'attribuer le Prix Europe de Peinture 1966, institué par le Centre Culturel d'Ostende sous le Haut Patronage de S.M. la Reine Fabiola. Le lauréat, Walter Leblanc d'Anvers exposa plusieurs fois à Bruxelles et parmi les peintres ayant obtenu une mention spéciale et ayant figuré à l'Exposition, il convient de citer: André Beulens, né à Bruxelles, Luc Hoenraet d'Alost, Nadine Van Lierde, née à Uccle et Marcel Verdren, né à Forest. Quatre peintres — dont trois brabançons — de grand talent qui méritent des encouragements et de vives félicitations.

... L'Opération Moulins a largement débordé nos frontières

En lisant LES CAHIERS BOURBONNAIS, organe des départements du centre de la France, notre attention a été attirée par un article consacré aux moulins, intitulé « Il faut sauver nos vieux moulins ». L'auteur de cet article assez fourni et très documenté est M. Paul-Yves SEBILLOT de la Société des Gens de lettres, qui écrit notamment :

« Un admirable exemple nous vient de nos amis belges. Une campagne nationale a été déclenchée par le Commissariat Général au Tourisme avec l'appui de toutes les Fédérations Provinciales, des communes et des sociétés diverses farouchement attachées à la préservation du visage traditionnel de la Belgique. Son but : provoquer un gigantesque mouvement d'opinion en faveur de ces témoins déshérités mais toujours éloquentes d'une des plus belles pages de notre passé économique. Ainsi dans le Brabant, des rallyes furent organisés pour leur visite, des conseils et des encouragements prodigués à leurs propriétaires. Un inventaire méthodique, avec cartepère de tous les moulins brabançons a été publié.

Cette campagne a porté ses fruits et a abouti à des restaurations. Sur les 47 moulins du Brabant 12 sont actuellement en parfait état, 11 ont déjà été classés et il n'en reste plus que 8 en ruines ou dégradés... »

Parlant de « la Salle des Moulins » qui vient d'être créée au Musée de folklore dans la bonne ville de MOULINS (Allier) l'auteur rappelle les dons qui ont été faits par plusieurs organismes belges e.a.: les Fédérations Touristiques du Brabant et du Hainaut, le Aarschotse Kring voor Heemkunde etc.

On apprend par la même occasion qu'il existe un « Club international des Propriétaires de Moulins » présidé par M. JEAN LEVEQUE, avocat à la cour d'appel de Paris, 233, rue du Faubourg Saint-Honoré, Paris 8^e.



Ransbèche: Eglise Saint-Joseph.

... Une manifestation pas comme les autres se déroulera à Ohain en octobre prochain

Le dimanche 23 octobre 1966 aura lieu, dans le charmant hameau de Ransbèche (dépendance de la commune d'Ohain) la célébration de la Saint-Hubert, qui commencera à 10 heures par une messe chantée en l'église Saint Joseph de Ransbèche.

A l'appel des sonneries de cor de chasse, exécutées par les gardes forestiers, tout habillés de vert, les cavaliers des environs se rendront sur le parvis de l'église, située dans le cadre de verdure permettant les évolutions équestres, pour recevoir des mains du curé Chr. Hemeleers la bénédiction de Saint-Hubert et le pain béni.

Après le défilé et une réception dans une propriété de la région, chacun pourra participer, dès midi, sur la place devant l'église, au repas de chasse autour du Méchoui arabe habituel et du « Cousse-cousse »... Invitation cordiale à tous les amateurs de la nature et d'un vivant spectacle haut en couleur.

SEPTEMBRE 1966

- 4 JODOIGNE: Commémoration du 150^e anniversaire de la Royale Harmonie de Jodoigne, en présence du représentant de S.M. le Roi, des délégués du Ministère de l'Education Nationale et de M. de Néeff, gouverneur de la province de Brabant.
- 5 BRUXELLES: A la gare de Bruxelles-Nord, exposition de matériel de chemins de fer et de tramways anciens et modernes. Y figure, notamment, le train royal, avec locomotive à vapeur, qu'utilisa Léopold II (jusqu'au 30 octobre).
- 9 BRUXELLES: Bibliothèque Albert I^{er}, 2, boulevard de l'Empereur: exposition « De Grégoire le Grand à Stockhausen, douze siècles de notation musicale » (jusqu'au 8 octobre).
- 10 JODOIGNE: Concert culturel par la Musique des Guides, dans le cadre des cérémonies du 150^e anniversaire de la Royale Harmonie de Jodoigne.
- 13 BRUXELLES: Salon de la Mécanographie, aux Palais du Centenaire (jusqu'au 21 septembre).
- 17 et 18 RIXENSART: Le Château de Merode est ouvert au public tous les samedis, dimanches et jours fériés, de 14 à 18 h (jusqu'au 1^{er} novembre inclusivement). Entrée générale: 40 Frs. Diverses réductions.
- 18 ANDERLECHT: Procession historique de Saint Guidon (après-midi). LOUVAIN: Festival de chant et de musique, avec la participation des chorales et associations musicales de Louvain. REBECQ-ROGNON: Salle du Victory (local de « La Crémillère »): Exposition d'herbier de la flore belge, d'insectes et autres animaux de la faune belge dans le cadre du problème de la protection de la nature.
- 19 UCCLE: 77^e Grand Concours agricole pour gros et petit bétail, animaux de basse-cour et pigeons voyageurs et exposition horticole et maraîchère organisée, à Uccle-Saint-Job, par l'Administration communale.
- 20 ANDERLECHT: Foire annuelle au bétail. Exposition de fleurs, fruits, plantes et légumes.
- 24 HOEILAART: Ouverture des festivités en l'honneur du vin et du raisin belges (exposition de raisins - foire commerciale - braderie salon de l'auto - attractions foraines, etc...). Clôture: le 3 octobre. NIVELLES: Plaine des Sports. « Reine Astrid »: Rencontre d'athlétisme, épreuve comptant pour la Coupe de Belgique.
- 25 BRAINE-L'ALLEUD: Concours porcin.
- 26 IXELLES: Concert militaire donné par la Musique des Guides, en la Salle Mercelis, 13, rue Mercelis (à 20h).
- 27 LONDERZEEL: Marché annuel aux chevaux et bêtes à cornes.
- 27 NIVELLES: Concert de Musique de Chambre, au Musée d'Archéologie (à 20 h.)
- 30 BRUXELLES: Office provincial des Métiers d'Art du Brabant, 6, rue Saint-Jean: « Les Tapisseries de Bruxelles », exposition organisée par la Manufacture G. Chaudoir (jusqu'au 16 octobre).

OCTOBRE 1966

- Visites à l'intention de nos membres: le 12 octobre, à 14 h 45, visite de l'atelier protégé de la Ligue Nationale Belge contre l'Epilepsie, 189, chaussée de Charleroi, à Saint-Gilles, suivie de la visite du home de la susdite institution.
- Le 14 octobre, à 14 h 30 précises, visite des Brasseries Ixelberg, 17, avenue de la Liberté à Koekelberg. Les inscriptions pour ces deux visites doivent être adressées par écrit, à M. Emile Deget, 46, boulevard Emile Bockstael, à Bruxelles 2, avant le 3 octobre.
- 1 BRUXELLES: Salon de l'Elégance féminine (prêt à porter), au Centre International ROGIER (juqu'au 6 octobre).
 - JETTE: Bal d'Automne (Hôtel communal, Place Cardinal Mercier).
 - NIVELLES: Fêtes communales d'octobre (jusqu'au 17 octobre).

- 2 HAL: Grand Tour de Notre-Dame de Hal connu sous le vocable de « Weg-om » avec la participation de la statue miraculeuse de la Vierge (départ à 14 h).
- HOEILAART: Grand cortège historique, folklorique et publicitaire (nombreux chars et groupes folkloriques).
- NIVELLES: Grand Tour Sainte Gertrude, groupant, derrière le char de Sainte Gertrude, plus de 2.000 participants. Le cortège s'ébranle à 7 h. du matin et accomplit un périple de 13 km. Retour vers 15 h. Sortie des Géants de Nivelles.
- Grande Foire d'Automne (durée: 3 dimanches). Exposition florale REBECQ-ROGNON: Rallye touristique organisé par « La Crémillère », en collaboration avec le Syndicat d'Initiative.
- 3 DILBEK: Grand marché annuel.
- HOEILAART: Clôture des fêtes en l'honneur du vin et du raisin belges.
- 8 BRUXELLES: Palais du Centenaire (Heyssel): 37^e Salon de l'Alimentation et des Arts ménagers (jusqu'au 23 octobre). Salon de l'Ameublement.
- 10 LOUVAIN: Ouverture solennelle de l'année académique de l'Université Catholique de Louvain.
- FOREST: Foire aux chevaux et au bétail. Exposition de fleurs, fruits, légumes et matériel agricole (Place Saint-Denis et abords).
- 14 BRUXELLES: 18^e Jumping International de Bruxelles, au Palais des Sports (jusqu'au 18 octobre).
- 16 NIVELLES: Installation de la Confrérie de la Tarte al' djotte. A 21 h., sur la Grand Place: brillant feu d'artifice.
- 20 BRUXELLES: Office provincial des Métiers d'Art du Brabant: Jean-Pierre Ghysels - Exposition de sculptures (jusqu'au 1^{er} novembre).
- 23 NIVELLES: A l'Eglise des Récollets: Concert spirituel par l'Orchestre Symphonique et les Chorales de Nivelles.
- OHAIN: à Ransbèche: Fête de la Saint Hubert (messe à 10 h., bénédiction des chevaux, distribution des pains bénis, repas).
- 24 BRUXELLES: 16^e Semaine Internationale du Film de Tourisme et de Folklore (jusqu'au 28 octobre).

NOVEMBRE 1966

- 1 DIEST: Pèlerinage à la Chapelle de Tous les Saints. Pittoresque offrande d'ex-voto.
- 3 BRUXELLES: A l'Eglise Notre-Dame du Sablon, messe solennelle de la Saint Hubert et bénédiction des pains.
- 4 BRUXELLES: Office provincial des Métiers d'Art du Brabant: « Les Emaux de Pierre Vin » (jusqu'au 14 novembre).
- 5 BRUXELLES: 17^e Salon International des Chemins de Fer (à la gare de Bruxelles-Central), (jusqu'au 20 novembre).
- 4^e Salon International de la Caravane, au Centre International Rogier (jusqu'au 13 novembre).
- 6 MONTAIGU: Célèbre procession aux Chandelles (plusieurs milliers de participants).
- TERVUREN: Fête de la Saint Hubert. Départ en cortège de l'église paroissiale vers 10 h. 45. A 11 h., messe en plein air à la Chapelle Saint Hubert, avec la participation de plusieurs centaines de cavaliers et d'amazones et de sonneurs de cor. Bénédiction des chevaux et de la meute.
- 11 LOUVAIN: Commémoration solennelle de l'Armistice au Monument aux Morts des deux guerres avec la participation de l'Armée. (13 h.)
- VILVORDE: Commémoration de l'Armistice (11 h.)
- 13 GANSBAREN: Fêtes de la Saint Martin: Cortège folklorique.
- 17 BRUXELLES: Office provincial des Métiers d'Art du Brabant, 6, rue Saint Jean: Exposition de gravures et dessins de Janine Bossaerts. Illustration de l'œuvre d'Emile Verhaeren, à l'occasion du 50^e anniversaire de la mort du grand poète (jusqu'au 30 novembre).